

UNIVERSITÉ CLAUDE BERNARD
LYON

Année 1979

N° 187

LE NOURRISSON AU XVIII^e SIECLE
ASPECTS SOCIAUX,
DEMOGRAPHIQUES ET MEDICAUX,
DU PLACEMENT EN NOURRICE

THESE
présentée

à l'Université Claude Bernard LYON 1

et soutenue publiquement le 23 Mai 1979

pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine

par

NOM : PRUD'HOMME

Prénom : Philippe

Né le 7 Mai 1949

à Chambéry



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ CLAUDE BERNARD
LYON

Année 1979

N°

LE NOURRISSON AU XVIII^e SIECLE
ASPECTS SOCIAUX,
DEMOGRAPHIQUES ET MEDICAUX,
DU PLACEMENT EN NOURRICE

THESE
présentée

à l'Université Claude Bernard LYON 1
et soutenue publiquement le 23 Mai 1979
pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine

par

NOM : PRUD'HOMME

Prénom : Philippe

Né le 7 Mai 1949

à Chambéry

LE NOURRISSON AU XVIII^E SIÈCLE
ASPECTS SOCIAUX,
DEMOGRAPHIQUES ET MÉDICAUX
DU PLACEMENT EN NOURRICE

THÈSE

Présentée

à l'Université Claude Bernard de Lyon I

et soutenue publiquement le 22 mai 1979

pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine



NOM : CH. HOMME

Prénoms : Philippe

né le 12 mai 1951

à Lyon

UNIVERSITÉ CLAUDE BERNARD

Président de l'Université - Professeur GERMAIN D.

Premier Vice-Président - Professeur ELBAZ E.

Secrétaire Général - M. RAMBAUD J.

UNITÉS D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE ET LEUR DIRECTEUR

ALEXIS CARREL - Professeur R. MORNEX

GRANDE BLANCHE - Professeur SALLE B.

LYON NORD - Docteur NEIDHARDT J.P. (Maître de Conférences Agrégé)

SUD OUEST - Professeur NORMAND J.

BIOLOGIE HUMAINE - Docteur REVILLARD J.P. (Maître de Conférences Agrégé)

TECHNIQUES DE RÉADAPTATION - Professeur MORGON A.

SCIENCES PHARMACEUTIQUES - Professeur BIZOLLON C.A.

SCIENCES ODONTOLOGIQUES - Professeur VINCENT R.

INSTITUT RÉGIONAL D'ÉDUCATION PHYSIQUE ET SPORTIVE - M. MILLON A.

MATHÉMATIQUES - Professeur COMBET E.

PHYSIQUE - Professeur DELMAU J.

CHIMIE ET BIOCHIMIE - Professeur HUET J.

SCIENCES DE LA NATURE - Professeur GINET R.

SCIENCES PHYSIOLOGIQUES - Mlle le Professeur WORBE Jeanne-Françoise

INSTITUT UNIVERSITAIRE DE TECHNOLOGIE n° 1 - Professeur POUYET B.

INSTITUT UNIVERSITAIRE DE TECHNOLOGIE n° 2 - Professeur GALLET

Directeur ENSAM

OBSERVATOIRE - M. MONNET Guy - Astronome Adjoint

PHYSIQUE NUCLÉAIRE - Professeur GUSAKOW M.

U.E.R. DE MÉCANIQUE - Professeur COMPTE-BELLOT Geneviève

RESPONSABLES D'ENSEIGNEMENT DE LA FACULTÉ ALEXIS CARREL

1er CYCLE :

Anatomie - M. le Professeur BOUCHET Alain

Biologie - M. le Professeur GIROD Christian

Chimie-Biochimie - M. le Docteur NOFRE, Maître de Conférences agrégé

Histologie-Embryologie-Cytogénétique - M. le Professeur GIROD Christian

Mathématiques-Statistiques - M. le Professeur SITE Jean

Physiologie - M. le Docteur PELLET Michel, Maître de Conférences agrégé

M. le Docteur SCHMITT Michel, Maître de Conférences agrégé

Physique-Biochimie - M. le Professeur BERGER Michel

Psychologie médicale - M. le Professeur GUYOTAT Jean

Sciences Sociales et Economie Médicale - M. le Professeur ROCHE Louis

2è CYCLE :

Anatomie pathologique - M. le Professeur TOMMASI Michel

M. le Docteur LOIRE Robert, Maître de Conférences agrégé

Bactériologie - M. le Professeur FLEURETTE Jean

Cardiologie - M. le Professeur GONIN André

M. le Professeur DELAHAYE Jean-Pierre

Chirurgie cardiaque - M. le Professeur MARET Gilbert

Chirurgie digestive - M. le Professeur MAILLET Paul

Chirurgie infantile - M. le Docteur DAUDET, Maître de Conférences agrégé

Chirurgie osseuse-Orthopédique - M. le Professeur de MOURGUES Georges

M. le Docteur COMTET Jean-Jacques, Maître de Conférences

Chirurgie osseuse-Orthopédique - M. le Professeur de MOURGUES Georges
M. le Docteur COMTET Jean-Jacques, Maître de Conférences
agrégé

Dermatologie - M. le Docteur PERROT Henri, Maître de Conférences agré­gé

Endocrinologie - M. le Docteur BERTHEZENE François, Maître de Conférences agré­gé

Gastro-Entérologie - M. le Docteur DESCOS Louis, Maître de Conférences agré­gé

Génétique générale - M. le Professeur HERMIER Michel

Gynécologie - M. le Professeur ROCHET Yves
M. le Docteur BREMOND Alain, Maître de Conférences agré­gé

Hygiène - M. le Docteur MONIER Jean-Claude, Maître de Conférences agré­gé

Maladies infectieuses - M. GIROUD Maurice, Professeur agré­gé du Val de Grâce

Maladies du Sang - M. le Professeur REVOL Louis

Médecine expérimentale - M. le Professeur MORNEX René

Médecine légale - M. le Professeur ROCHE Louis

Médecine du Travail - M. le Professeur BOURRET Jacques

Néphrologie - M. le Professeur FRANÇOIS Bernard

Neuro-chirurgie - M. le Docteur FISCHER Georges, Maître de Conférences agré­gé
M. le Docteur DERUTY Robert, Maître de Conférences agré­gé

Neurologie - M. le Professeur DEVIC Michel
M. le Docteur TROUILLAS Paul, Maître de Conférences agré­gé

Obstétrique - M. le Professeur GARMIER René

Ophthalmologie - M. le Professeur PAUPERT-RAVAULT Maurice

Oto-Rhino-Laryngologie - M. le Professeur MARTIN Henri

Parasitologie - M. le Docteur BATTESTI Marie-Rose, Chef de travaux

Pédiatrie - M. le Professeur FRANÇOIS René

Pharmacologie - M. le Docteur EVREUX Jean-Claude, Maître de Conférences agré­gé

Pneumo-Phthisiologie - M. le Professeur TOURAINE Roger
M. le Docteur BERNARD Jean-Pierre - Maître de Conférences agré­gé

Psychologie - M. le Professeur GUYOTAT Jean
M. le Docteur MARIE-CARDINE Michel, Maître de Conférences agré­gé

Radiologie - M. le Docteur BUFFARD Pierre, Maître de Conférences agré­gé
M. le Docteur CHOLLAT Louis, Maître de Conférences agré­gé

Rhumatologie - M. le Professeur MEUNIER Pierre

Séméiologie chirurgicale - M. le Docteur VIGNAL Jacques, Maître de Conférences agré­gé

Séméiologie médicale - M. le Professeur VIALA Jean-Jacques

Stomatologie - M. le Professeur DUMAS Pierre

Thérapeutique, Rééducation et Réadaptation fonctionnelle - M. le Docteur EYSETTE Michel,
Maître de Conférences agré­gé

Traumatologie, Chirurgie générale - M. le Docteur SPAY Georges, Maître de Conférences agré­gé
M. le Docteur TISSOT Etienne, Maître de Conférences agré­gé

Urgence-Réanimation - M. le Professeur DELEUZE Raymond
Mme le Docteur ESTANOVE Suzanne, Maître de Conférences agré­gé

Urologie - M. le Docteur PERRIN Paul.

A mes chers parents,

Ma famille,

Mes Amis,

Membres du jury :

Président : Professeur GARMIER

Assesseurs : Professeur DESPIERRES

Professeur SALLE

Docteur DARGENT (M.C.A.)

— A notre maître et Président de thèse

Monsieur le Professeur GARMIER

Il a guidé nos premiers pas en obstétrique et su nous en inculquer le goût. Il a eu la gentillesse de nous comprendre et d'accepter la Présidence de cette thèse.

Nous l'en remercions vivement et lui exprimons notre très profonde et respectueuse gratitude.

— A nos maîtres et juges,

Monsieur le Professeur DESPIERRES

Nous savons sa grande connaissance de l'histoire médicale en général et Lyonnaise en particulier, attendons avec intérêt et craignons son jugement éclairé !

Nous tenons à le remercier pour l'extrême gentillesse et la grande simplicité avec laquelle il nous a accueilli. Qu'il trouve ici l'expression de notre profonde gratitude et de notre très respectueux sentiment.

Monsieur le Professeur SALLE

Nous avons été très sensible à l'amabilité avec laquelle il a bien voulu être de ce jury.

Qui peut apprécier davantage les progrès accomplis depuis le XVIII^e siècle dans les soins et surtout le respect du aux nourrissons, qu'un médecin chaque jour confronté à leur sort.

Nous l'en remercions et le prions d'agréer l'expression de notre profonde et très respectueuse gratitude.

Monsieur le Professeur Agrégé DARGENT

Sa forte personnalité nous a toujours beaucoup impressionné. La limpidité du raisonnement alliée à une remarquable gentillesse avec la malade, en font un modèle.

Nous sommes très fier de pouvoir le compter parmi nos maîtres, et lui exprimons notre bien vive reconnaissance d'avoir accepté de critiquer notre thèse.

Qu'il soit assuré de notre dévouement et de notre profond respect.

— Aux membres invités,

Monsieur le Professeur Agrégé BURTHIAULT

Pour l'intérêt qu'il a bien voulu porter depuis fort longtemps à nos modestes études, nous le remercions avec chaleur.

Nous avons en maintes occasions pu apprécier son amabilité et sa gentillesse, et sommes heureux de pouvoir à cette occasion lui exprimer notre très vive admiration et profonde gratitude.

Monsieur Maurice GARDEN
Agrégé d'Histoire, Docteur ès Lettres

Il a fourni le sujet de notre thèse et guidé notre enquête hésitante avec beaucoup d'indulgence et une extrême amabilité.

Nous lui en sommes très reconnaissant, et souhaitons qu'il trouve dans ces pages un modeste intérêt. Qu'il soit assuré de notre profonde et respectueuse gratitude.

Nous voudrions également rendre hommage

A notre maître,

Monsieur le Professeur MAGNIN

Nous apprécions depuis plusieurs mois sa grande expérience et sa clairvoyance dans les problèmes de la grossesse et de l'accouchement.

La gentillesse avec laquelle il nous a accueilli dans son service, ses attentions « paternelles » pour ses élèves du diplôme font que nous lui sommes et resteront toujours très attaché.

Nous dédions enfin notre travail

Au Docteur Pierre PRUD'HOMME

notre père

Au Docteur François SERVAJEAN

notre ami.

Nous tenons à remercier

Mademoiselle ROUBERT

Conservatrice, archiviste de l'HOTEL DIEU

Messieurs les maires

de SAINT MARTIN EN HAUT

et EMPURANY.

Monsieur BONVALLET

et la Société DIÉTÉTIQUE GALLIA.

INTRODUCTION

Le sort du nourrisson en FRANCE au XVIII^e siècle dépend essentiellement de sa nourrice.

— du fait de l'extrême fréquence de tels placements, l'étude de l'un conduit obligatoirement à l'étude de l'autre.

— le XVIII^e est un siècle de formidables mutations dans tous les domaines ; l'urbanisation accroît le nombre des placements, et le sort des enfants ne cesse de se détériorer.

— l'usage du placement en nourrice du nouveau-né ou du nourrisson, est en effet extrêmement répandu au XVIII^e siècle.

— nous nous sommes plus particulièrement attaché à l'étude de ses aspects démographiques, sociologiques et médicaux, à la lumière de la remarquable enquête faite par Monsieur le Professeur GARDEN, notamment sur le sort des enfants trouvés, placés en nourrice par les Rec-teurs de l'Hôtel Dieu de LYON au XVIII^e siècle.

— nous avons à notre tour compulsé les registres de l'Hôtel Dieu et enquêté sur les pas de ces enfants abandonnés.

— il nous a paru utile de situer le placement en nourrice.

- . dans le temps, grâce à une brève histoire anecdotique de l'accouchement, sorte de prologue à notre étude,
- . dans le monde médical particulier du siècle, notamment pédiatrique et obstétrical.

— nous nous sommes aperçu que les nourrices ne pouvaient bien souvent suffire à l'allaitement des enfants à elles confiés, ce qui nous amena à étudier les autres façons de nourrir.

— les raisons de l'extrême fréquence de ces pratiques, furent essentiellement économiques, et leurs conséquences démographiques non négligeables.

— l'absence quasi totale d'organisation exposait à de multiples abus, dont l'Enfant fut la grande victime.



A l'opposé des autres branches de la Médecine, l'obstétrique fut longtemps l'apanage des femmes. En effet, dans toute l'antiquité, on ne trouve aucun nom d'accoucheur, persuadé alors de l'indécence qu'il y avait à se faire accoucher par un homme. Seules des sages femmes ou des matrones dirigent les accouchements. Les soins sont très simples. La position la plus générale pour accoucher est à cette époque la position à genoux. LETO accouchant d'APOLLON, est représentée sur un vase antique, à genoux cramponnée à un palmier. Dans le premier livre de MOÏSE, il est décrit l'accouchement difficile de RACHEL qui mourut après de longues douleurs ; il y est également relaté l'accouchement de THAMAR qui met au monde des jumeaux. On y voit les sages femmes offrir surtout à leurs clientes de vagues consolations et de nombreux conseils. Pour assurer une bonne présentation à l'enfant, elles se livraient sur les malheureuses parturiantes, à de véritables malaxations de l'abdomen dès le septième mois, et après avoir mené à bien leur accouchement, elles s'empressaient de faire boire à la mère l'urine du nouveau-né. Était-ce à visée reconstituante, anti-infectieuse ? Il est malaisé de le savoir.

Chez les Arabes, se retrouvent les idées d'HIPPOCRATE. Les femmes grasses sont accouchées à genoux. Le délivre ne sort pas spontanément ? qu'à cela ne tienne ; on le laisse pourrir dans la matrice. Pauvres femmes qui payaient souvent de leur vie de telles pratiques.

Les accouchements sont mis sous la protection des Dieux ; les Egyptiens adoraient en ISIS la Déesse des parturiantes ; les femmes Chinoises, portaient des bas bénis par le grand Lama, et avalaient pour activer leur délivrance, des boulettes de papier sur lesquelles étaient écrites des paroles magiques. Les femmes Spartiates nous dit PLUTARQUE, se baignaient dans du vin, pour fortifier leurs muscles. La mère était considérée comme impure jusqu'au 40^e jour ; elle offrait alors un sacrifice aux Dieux.

Il faut attendre HIPPOCRATE qui vécut de 460 à 370 avant J.C. pour assister à une véritable ébauche d'ostétrie. Si certains de ses aphorismes font sourire, il faut avouer qu'il entrevoyait déjà certaines vérités. Sans doute sa clientèle était-elle comme aujourd'hui avide de connaître le sexe de l'enfant à naître, puisque, il répondait par cette phrase lapidaire à ses clients interrogateurs ; enfant à droite, garçon, enfant à gauche, fille. C'est également dans son livre, que nous trouvons

le vieux préjugé selon lequel un enfant né à 7 mois, a plus de chances de survivre qu'un enfant né à 8 mois (c'est le mois de SATURNE, et SATURNE dévore les enfants). Nous trouvons également chez lui décrite la manœuvre portant le nom charmant de succussion, et qui consiste, devant un accouchement traînant un peu en longueur, à secouer vivement de vas en haut la parturiente. Il convient également pour connaître le nombre d'enfants que réserve l'avenir, de faire compter le nombre de nœuds du cordon du dernier enfant. Mais à côté de ces notions surprenantes, nous trouvons l'ébauche d'une étude anatomique.

SORANUS d'EPHESE, relève les premiers rapports anatomiques de l'utérus. Il décrit les présentations de l'enfant, normales et anormales.

Chez les Romains, le médecin est relégué bien après les femmes et les hommes d'Etat. Les Déeses président aux accouchements que seules font les sages femmes. LUCINE, JUNON et DIANE protègent l'accouchement, donnent du lait aux mères, veillent sur les berceaux. La Romaine accouchait non plus à genoux mais étendue comme aujourd'hui sur un lit d'accouchement, ou assise sur une chaise obstétricale. L'enfant Romain ne portait un prénom qu'à son huitième jour s'il était de sexe masculin, et neuvième s'il était une fille.

C'est à l'Antiquité Romaine que l'on attribue un document connu sous le nom de LEX REGIA avec lequel on explique le mot césarienne, le premier César étant né « a Coeso Matris Utero ». Cette LEX REGIA recommandait la césarienne Post Mortem, et l'église l'adopta ensuite à cause du baptême de l'enfant. La césarienne Post Mortem fut donc pratiquée de temps à autre, mais il fallut attendre le début du XVI^e siècle pour voir apparaître la première césarienne sur le vivant.

Qu'advenait-il de l'enfant jusqu'à cette date si pour une raison quelconque sa naissance était impossible ? On faisait alors appel au chirurgien qui muni de crochets, de couteaux courbes s'appliquait à disséquer l'enfant dans la matrice pour pouvoir l'extraire. C'est grâce à la césarienne sur enfant vivant qu'une telle méthode appelée embryotomie et qui fut longtemps la honte de l'obstétrique n'est plus qu'un souvenir. Il est amusant de noter que la première césarienne connue fut le fait d'un châtreur de porcs en TURGOVIE nommé NUFER : après les efforts inutiles de treize sage-femmes, et avec l'autorisation du Président du canton, il ouvrit le ventre de sa femme et en sortit l'enfant vivant. Sa femme survécut et le César vécut 77 ans ! La voie était donc ouverte. Mais son admission dans la pratique de l'accouchement fut longtemps controversée. Il existe un livre fort instructif à son sujet qui porte le titre d'Embryologie Sacrée, écrit par un certain DINOUART, Chanoine en SICILE et médecin à ses heures. Ce dernier rapporte de nombreux

cas de césariennes sur le vivant et nous apprenons qu'en 1627, une Savoyarde d'AUSOIS (la race était déjà solide à cette époque) eut six couches heureuses par cette méthode. Détail qui ne manque pas de saveur, il fallait alors pour opérer l'autorisation du juge, et de nombreuses observations relatent la présence à l'opération du curé du village sans doute pour pouvoir donner rapidement en cas de besoin le premier ou le dernier sacrement.

Une autre étape dans l'histoire de l'accouchement, est sans conteste, l'apparition du forceps. Ce forceps nous vient d'ANGLETERRE où une famille de chirurgiens accoucheurs le tint secret pendant très longtemps pour garder la supériorité dans la famille. Ces derniers, les CHAMBERLEN, se transmirent leur secret de père en fils jusqu'à un certain Hugues qui après des spéculations malheureuses terminées par la faillite, vendit très cher le secret. Les accoucheurs Français LEVRET, TARNIER transformèrent le forceps primitif en cet instrument qui devait devenir dans des mains expertes, si précieux pour l'obstétrique.

Césarienne. Forceps. Voici, les deux phares de l'obstétrique. C'est grâce à eux que la mortalité fœtale devait peu à peu s'effondrer. Mais tout n'est pas uniquement dans cet immédiat : extraire l'enfant du sein de sa mère. Les suites de l'accouchement furent longtemps redoutables. Il suffit pour s'en convaincre, de lire les vieux auteurs qui se sont penchés sur les services de l'Hôtel Dieu de PARIS au XVIII^e siècle. Les épidémies chez les accouchées étaient épouvantables : il mourait une femme sur sept. On le comprend aisément puisque sans médicaments anti-infectieux, les pauvres couchaient quatre ou cinq dans le même lit et dans des locaux insalubres. La péritonite, la septicémie hantaient ces lieux.

Pour obtenir une grossesse, on entreprenait de nombreux pèlerinages, on multipliait les dons aux églises, on se confiait aux reliques les plus étranges. Parmi celles-ci, il faut noter le fragment de chair qui fut coupé à Jésus lors de la circoncision. Pas moins de quinze églises ou abbayes se sont vantées de posséder la membrane sanctifiée : l'abbaye de CHARROUX, l'église de ST-JEAN DE LATRAN à ROME et tant d'autres. Un pape consulté sur l'authenticité de la relique ne voulant donner tort à personne, déclara prudemment que mieux valait laisser à Dieu le soin de se prononcer que d'en décider à l'aventure. On raconte qu'un roi d'ANGLETERRE, maître alors d'une partie de notre pays, pria l'abbé de COULOMB de lui confier la relique afin de hâter la délivrance de son épouse. La reine en possession du talisman mit heureusement au monde un fils qui régna sous le nom de Henri IV.

Une autre relique eut son heure. La ceinture de la Vierge qui, au dire de la tradition, était conservée dans l'église NOTRE DAME du PUY. Anne d'AUTRICHE, lorsqu'elle devint enceinte après vingt ans de stérilité, du futur Louis XIV, se la fit apporter pour présider à ses couches et s'attirer sa protection.

La dévotion à SAINTE-MARGUERITE était également à la mode, et Marie DE MEDICIS, quand elle fut près d'accoucher fit demander au prieur de l'Abbaye de ST GERMAIN DES PRES de lui envoyer à FONTAINEBLEAU la ceinture de la Sainte. Anatole FRANCE dans la rotisserie de la Reine Pedauque, a reproduit la prière adressée à cette Sainte.

« Pucelle sage, nette et fine
Aide les femmes Angésinnes
Ayez pitié de nous ».

La naissance d'un prince ou d'une princesse était entourée d'un cérémonial rigoureux. Lorsque la souveraine approchait du terme, on dressait dans sa garde-robes un lit pour l'accoucheur ou la sage femme quinze jours au moins avant la date de l'évènement et ce dernier, sous aucun prétexte, ne devait quitter le château. Sans doute, les honoraires étaient-ils en ce cas en rapport avec la charge. FERNEL pour les couches de Catherine DE MEDICIS est honoré de 2.300 livres tournoi. Si l'accouchement est ailleurs entouré d'un certain mystère auquel seul le mari, la mère ou les sœurs prennent part, dans les cours au contraire, un fort nombreux public devait assister. Public choisi, certes de princes, princesses de sang, ministres et maréchaux. On peut lire dans le livre fort instructif du Docteur CHEREAU « Les Six couches de Marie DE MEDICIS », des détails fort curieux concernant la naissance de Louis XIII, comme en témoigne le passage suivant : « en l'an 1601 le 28 septembre, environ, sur les onze heures du soir, Marie DE MEDICIS commence à ressentir les premières douleurs. Le roi envoie quérir les princes DE CONTI, de SOISSONS et de MONTPENSIER et ceux-ci, le moment venu, furent invités par sa Majesté à se baisser pour voir l'enfant tenant à l'arrière faix. Le roi ne se possédait pas de joie au point que les larmes lui coulaient sur la face aussi grosses que de gros pois. Il fit entrer dans la chambre toutes les personnes qu'il trouva dans l'antichambre et comme la sage femme se récriait, « tais-toi sage femme » lui répondit-il ; « cet enfant est à tout le monde ». La qualité de reine, condamnait celle qui était revêtue de cette dignité à lui sacrifier ses pudeurs de femme. Que d'endurance et de patience devaient avoir les reines et les princesses en espérance. FONTENAY nous raconte que lorsque, en 1764, Marie Josephe de SAXE accouche d'une fille qui sera Madame Elizabeth, elle est obligée de se faire prendre le pouls tous

les jours par quinze médecins. Onze personnes couchent toutes les nuits dans sa chambre : huit femmes, un médecin, un chirurgien et un apothicaire ; tous ceux-ci ronflent nous dit FONTENAY, mais heureusement n'empêchent pas de dormir la princesse. L'hygiène de l'accouchement à cette époque nous paraît quelque peu malmenée. Elle cédait le pas à la parade. La chambre de l'accouchée était encombrée de dressoirs, coffres, tapis et tentures. Neuf jours durant, on tenait les volets clos, la pièce seulement éclairés par une bougie. Pendant six semaines, un huissier gardait la porte afin de refouler quelque personne que ce fut portant des odeurs, persuadé, que les parfums étaient funestes aux accouchées. L'accouchement trainait-il en longueur, la classique saignée était là pour redonner vigueur aux contractions défaillantes. L'état général était-il alarmant ? rien de meilleur qu'une bonne mixture purgative.

Ainsi l'enfant était-il bien malmené avant même de naître.

Il existe un pamphlet anonyme de 1751 intitulé « PETITION DES ENFANTS NON ENCORE EN VIE », où ceux-ci se plaignent des mauvais traitements, subis en sein même de leur mère.

Qu'advenait-il de ceux qui survivaient aux pratiques, pinces, crochets et autres instruments barbares des accoucheurs ?

Un grand nombre était placé en nourrice. Leur sort était-il décent ? C'est à LA HENRIADE que PROST DE ROYER empruntait en 1778 pour le dépeindre, les vers suivants :

« Ah s'il est vrai qu'en ce séjour ;
la race des humains soit en foule engloutie,
ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
heureux s'ils expiraient dans le sein de leurs mères ? »
..... !

I

L'OBSTÉTRIQUE AU XVIII^e SIECLE



Franciscus Mauriceau
Artium Magister, et antiquus Magis
Chirurgorum Parisiensium Societatis
Præpositus

Après les errements, et les élucubrations du XVII^e siècle, dont le « **Traité des accouchements** » de COSME VIARDEL est une ahurissante illustration, malgré l'« **indécence aux hommes d'accoucher les femmes** » selon l'ouvrage de HECQUET (1708), Louis XIV en faisant publiquement appel aux bons soins de J. CLEMENT pour les couches de ses maîtresses, rompait avec les pratiques anciennes traditionnelles.

A — En effet, le petit monde médical de l'obstétrique est divisé par **DEUX QUERELLES**, au début du siècle

— celle opposant les médecins, qui traitent les maladies des femmes, aux chirurgiens, qui s'occupent des accouchements. Le grand médecin de MONTPELLIER, Jean ASTRUC (1684-1763) ne fit-il pas scandale, en osant faire publier un volume entier de son « Traité des maladies des femmes », consacré à la pratique de l'accouchement ?

- la seconde querelle oppose les disciples de HECQUET (1661-1737), partisans de réserver l'Art des accouchements aux sages femmes et ceux de Pierre DIONIS (....-1718), premier chirurgien de la Dauphine et des Enfants de France, désireux de sortir l'obstétrique de l'Antique routine où elle s'enfermait, en confiant l'accouchement au chirurgien. Cette querelle-là rejoint la précédente, lorsqu'on sait que HECQUET était médecin. Les arguments des uns et des autres, font sourire, se rapportant sans cesse à l'Antiquité ; l'un de ces arguments n'est-il pas que la Vierge Marie, n'avait pas de médecin à ses côtés, à quoi DIONIS répond que l'accoucheur ne peut être qu'un homme, puisque ADAM, le premier a assisté EVE ! Le principal reproche fait à la présence d'un accoucheur, est de risquer d'amener les femmes à perdre pudeur, pureté, et même fidélité dans le mariage.

Heureusement des MAURICEAU, LA MOTTE ou PUZOS s'encombrèrent pas outre mesure de telles considérations et établirent les bases du nouvel édifice.

MAURICEAU (1637-1709) est sans conteste le premier grand nom de l'obstétrique, et à coup sur l'un des plus connus. Certes, comme nous pourrons en juger sur les propos concernant les Nourrices, il peut

surprendre, mais il est le premier à faire publier un livre sérieux, livre de chevet et bible de tous les chirurgiens obstétriciens de sa génération, et des deux ou trois suivantes, intitulé « **Traité des maladies des femmes grosses, et de celles qui sont accouchées** », réédité à maintes reprises.

Il nous faut citer à l'aube du siècle, des chirurgiens comme PEU, PORTAL, et surtout LA MOTTE (1655-1757) avec son « **Traité complet des accouchements naturels, non naturels et contre nature** » puis PUZOS (1683-1753) et son « **Traité des accouchements** ».

B — LES GRANDS PROGRES DE LA SECONDE PARTIE DU SIECLE

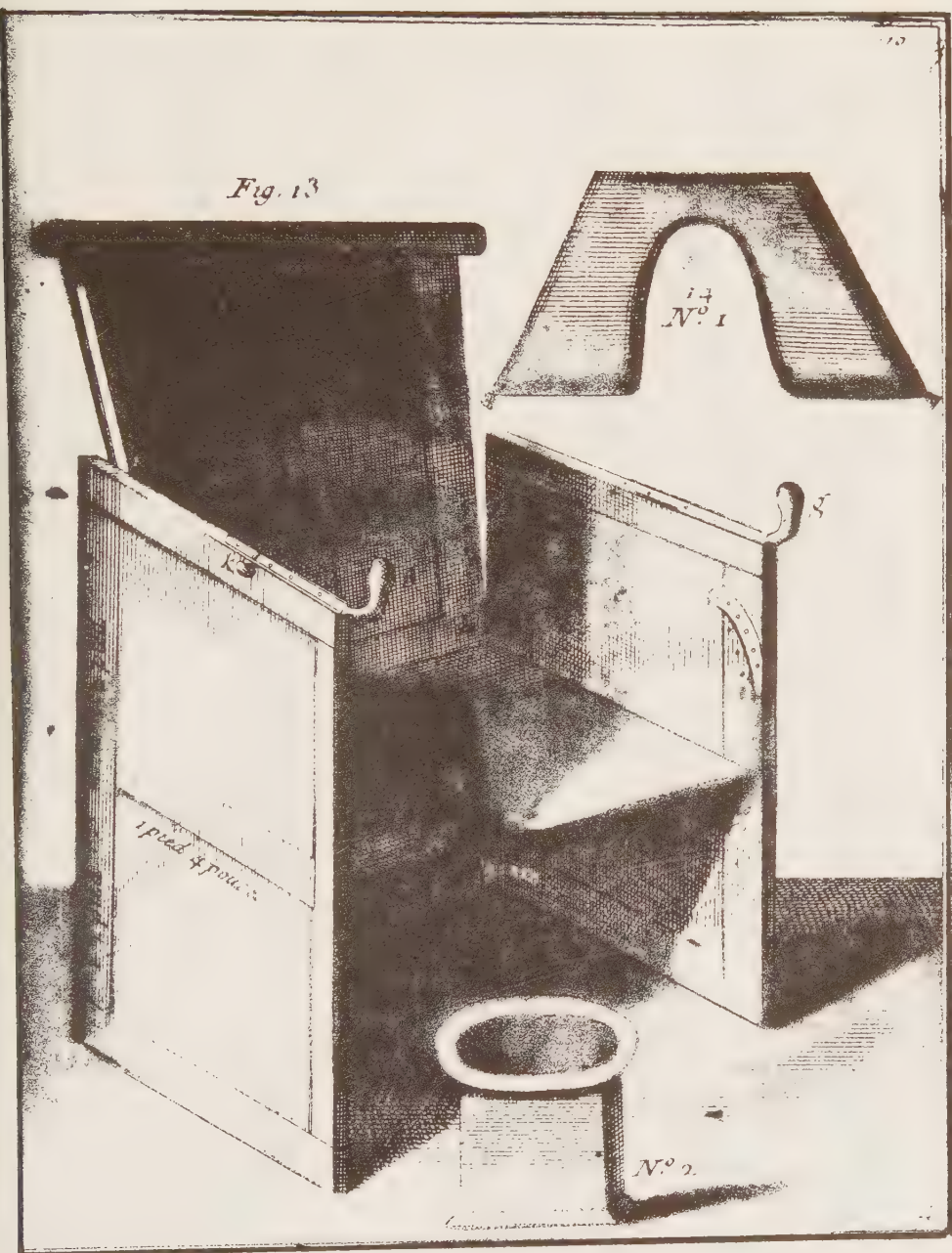
La demande par une certaine Aristocratie, de l'assistance d'un accoucheur de profession, tend à se généraliser au cours du siècle.

Progressivement le domaine de l'accouchement devient ce qu'il est aujourd'hui, ni tout à fait médical, ni tout à fait chirurgical. Le chirurgien obstétricien devient accoucheur ; il étudie les mécanismes de l'accouchement, les présentations, le bassin...

Le nom de LEVRET (1703-1780) est associé pour toujours à celui du forceps, grâce à sa géniale idée de réunir deux branches amovibles, par un pivot unique avec entablure, à partir du forceps de CHAMBERLEN et de l'adapter à la courbure pelvienne. Nous ne pouvons parler du forceps sans citer au moins l'Anglais William SMELLIE (1697-1763). Mais le plus célèbre des accoucheurs de la seconde moitié du XVIII^e siècle est sans conteste Jean-Louis BAUDELOCQUE (1748-1810). Cet élève de SOLAYRES de RENHAC (1737-1772) de MONTPELLIER a dominé l'obstétrique de son temps. Ses études sont multiples :

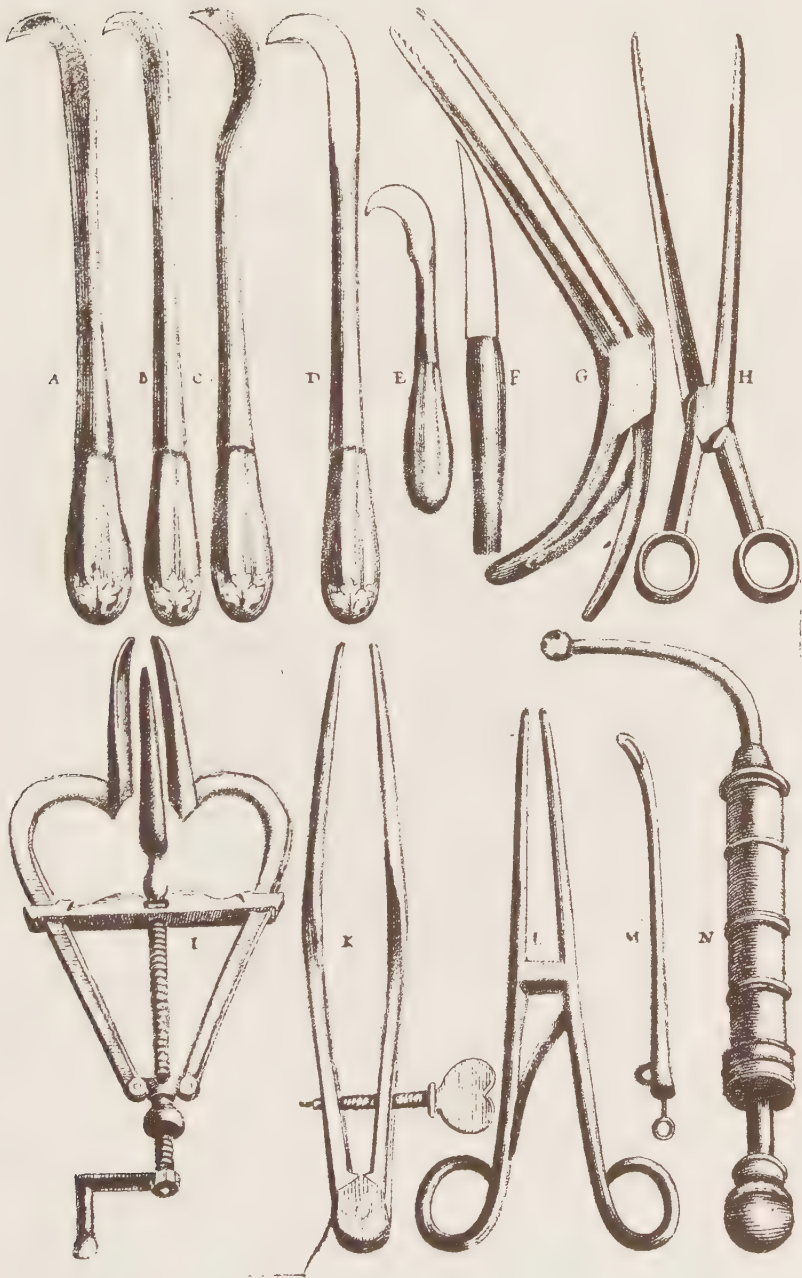
- mesure externe du diamètre antéro-postérieur par compas
- le mode habituel de décollement du placenta porte encore le nom de BAUDELOCQUE
- il dénombre 94 présentations et variétés de position du fœtus dans la cavité utérine, met au point la version par manœuvres internes et différentes techniques d'application du forceps.

En 1775, il publie les « **Principes sur l'art des accouchements** » avec en sous titre « par demandes et réponses en faveur des élèves sages-femmes ».



« Chaise percée servant aux accouchements »

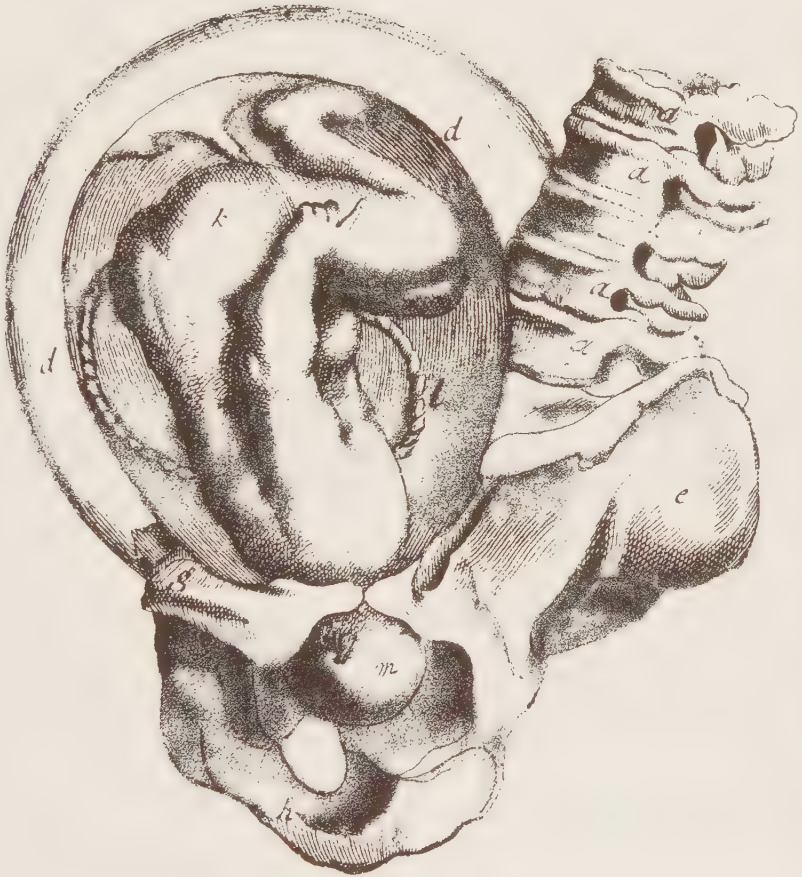
De L'Accouchement naturel,



« Matériel obstétrical au XVIIIè siècle »

p. 96

Fig 9



En 1781 son traité « **L'Art des accouchements** » qui connaîtra 6 éditions (!) sera l'ouvrage de base de l'obstétrique au début du XIX^e siècle, et fait véritablement et définitivement entrer dans le domaine scientifique l'Art Obstétrical.

C – L'ENSEIGNEMENT DE LA PRATIQUE OBSTÉTRICALE

L'accouchement, après avoir été du domaine privé des sages femmes, devient l'objet de l'attention des chirurgiens, au grand dam des médecins.

1. La formation de l'accoucheur

Les chirurgiens qui pratiquent les accouchements, se forment difficilement dans les hôpitaux, en raison des mœurs de l'époque. Quant à l'enseignement au contact d'un aîné il est bien limité aussi puisque si le chirurgien amène son « garçon » dans toutes ses visites, et se fait aider par lui lors de ses « interventions », le désir de ne pas choquer la pudeur des femmes interdit à l'apprenti d'être présent à l'accouchement. Le futur accoucheur doit donc essentiellement trouver dans les livres, l'enseignement de son Art. Cependant, des initiatives privées améliorent les qualités des praticiens.

Dès le début du siècle Maître Marin Grégoire, accoucheur de PARIS (à St Côme) diffuse un enseignement ouvert aux Médecins, Chirurgiens, et maîtresses sages femmes. Les cours durent 6 mois, et coûtent fort cher (400 livres). Des parturientes volontaires et rémunérées servent de « matériel d'étude ». Mais l'expérience dure peu et est interrompue rapidement, car jugée incompatible avec les bonnes mœurs.

En 1745, la faculté de PARIS organise des cours d'obstétrique (les Docteurs et bacheliers, doivent y assister revêtus de leur longue robe, rabat et bonnet carré).

En 1749, le collège de chirurgie de PARIS crée la première « chaire d'accouchement » et la confie à LA PEYRONIE.

Mais l'enseignement est encore limité, et oblige les chirurgiens se destinant à la pratique de l'obstétrique, en particulier ceux résidant en province, à monter vers PARIS se perfectionner au contact des maîtres les plus fameux. A l'issue de leur stage, ces derniers leur délivrent des certificats, qui tiennent lieu de Titres.

En 1781 son traité « **L'Art des accouchements** » qui connaîtra 6 éditions (!) sera l'ouvrage de base de l'obstétrique au début du XIX^e siècle, et fait véritablement et définitivement entrer dans le domaine scientifique l'Art Obstétrical.

C — L'ENSEIGNEMENT DE LA PRATIQUE OBSTÉTRICALE

L'accouchement, après avoir été du domaine privé des sages femmes, devient l'objet de l'attention des chirurgiens, au grand dam des médecins.

1. La formation de l'accoucheur

Les chirurgiens qui pratiquent les accouchements, se forment difficilement dans les hôpitaux, en raison des mœurs de l'époque. Quant à l'enseignement au contact d'un aîné il est bien limité aussi puisque si le chirurgien amène son « garçon » dans toutes ses visites, et se fait aider par lui lors de ses « interventions », le désir de ne pas choquer la pudeur des femmes interdit à l'apprenti d'être présent à l'accouchement. Le futur accoucheur doit donc essentiellement trouver dans les livres, l'enseignement de son Art. Cependant, des initiatives privées améliorent les qualités des praticiens.

Dès le début du siècle Maître Marin Grégoire, accoucheur de PARIS (à St Côme) diffuse un enseignement ouvert aux Médecins, Chirurgiens, et maîtresses sages femmes. Les cours durent 6 mois, et coûtent fort cher (400 livres). Des parturientes volontaires et rémunérées servent de « matériel d'étude ». Mais l'expérience dure peu et est interrompue rapidement, car jugée incompatible avec les bonnes mœurs.

En 1745, la faculté de PARIS organise des cours d'obstétrique (les Docteurs et bacheliers, doivent y assister revêtus de leur longue robe, rabat et bonnet carré).

En 1749, le collège de chirurgie de PARIS crée la première « chaire d'accouchement » et la confie à LA PEYRONIE.

Mais l'enseignement est encore limité, et oblige les chirurgiens se destinant à la pratique de l'obstétrique, en particulier ceux résidant en province, à monter vers PARIS se perfectionner au contact des maîtres les plus fameux. A l'issue de leur stage, ces derniers leur délivrent des certificats, qui tiennent lieu de Titres.

2. La formation des sages femmes

Comme nous l'avons vu, les chirurgiens, sauf exception sont hostiles aux sages femmes, en qui ils voient la concurrence ; aussi font-ils bien peu d'efforts pour les instruire.

a) A PARIS et dans quelques grandes villes

A PARIS cependant et dans quelques grandes villes, dès 1699, le collège de chirurgie forme et diplôme des sages femmes ; dans la capitale et quelques grandes villes de province, le métier de sage femme est réglé et bien défini. Il faut citer les efforts méritoires de BAUDELOQUE qui enseignait sur mannequin à la maternité de PORT ROYAL, où était réalisée l'instruction des sages femmes ; ses « **Principes sur l'Art des accouchements** » répondent à leur demande. Nous ne saurions oublier le nom de Madame LE BOURSIER de COUDRAY qui publie à leur intention un « **Abrégé de l'Art des accouchements** ».

Après deux années d'apprentissage chez une maîtresse sage femme, un chirurgien accoucheur, ou à l'Hôtel Dieu de la ville correspondante, l'élève subissait deux ou trois heures d'interrogatoire par le Lieutenant du premier chirurgien du Roi, le Doyen, et la sage femme jurée, puis prêtait serment. A LYON, les débuts de l'enseignement obstétrical dans les hôpitaux sont tardifs, puisqu'il faut pratiquement attendre la création à l'Hôpital de la Charité en 1783 du service des « filles enceintes ». Deux sages femmes de l'Hôtel Dieu y furent envoyées pour former les élèves.

L'ouverture officielle de l'école de sages femmes de LYON date de 1786. Notons que sa direction fut confiée à un médecin, Louis VITTET (1736-1809), qui fut également Maire de LYON de 1790 à 1792.

b) Dans les campagnes

Les sages femmes sont élues par les paroissiennes, réunies autour du curé !

La postulante doit être de bonne mœurs et fidèle catholique.

A l'examen, il lui est surtout demandé de réciter correctement les formules du baptême. La sage femme ainsi brevetée va exercer sans aucune connaissance obstétricale ! Combien de pauvres campagnardes et innocents nouveaux-nés durent payer de leur vie, une telle désinvolture....

Ainsi furent les débuts d'une ère nouvelle pour l'Art obstétrical.

Le XIX^e siècle confirma dans ses bases l'obstétrique du XVIII^e siècle et promulgua en l'améliorant son enseignement.

II

LA PÉDIATRIE

A — PATHOLOGIE INFANTILE

De nombreuses maladies de l'enfance deviennent mieux connues. Elles font l'objet de descriptions parfois précises, et certaines bénéficient de moyens thérapeutiques nouveaux.

+ La Variole

Décrite au XVII^e siècle par SYDENHAM. Elle est au XVIII^e siècle l'objet d'une méthode nouvelle de prévention ; l'innoculation. Pendant plus de 70 ans cette méthode sera mise à l'honneur.

Déjà pratiquée au début du XVIII^e siècle dans de nombreuses régions, en particulier Auvergne et Périgord, elle va être oubliée en France par la volonté de la Sorbonne, vers 1730. Mais en 1754 LA CONDAMINE réhabilite la méthode et va trouver auprès des grands de ce monde, TURGOT en 1754, puis le DUC d'ORLEANS en 1756, l'appui nécessaire, puisque l'un et l'autre font inoculer leurs enfants. La méthode n'est pas sans danger puisqu'on estime à 30 % le nombre de complications graves et à 4 % celui des décès.

La découverte de JENNER en 1796 sera l'aboutissement de longues recherches, et la première vaccination sera pratiquée à PARIS par BROUSSAIS en 1799.

+ La varicelle

Elle est également étudiée avec soin au XVIII^e siècle. C'est VOGEL, Professeur à GOETTINGUE qui la baptise de ce nom en 1772. Il faudra attendre 1799 pour la distinguer complètement de la variole.

+ Les oreillons

Sont connus depuis ESCULAPE. LAGHI en 1753 note leur caractère épidémique et contagieux.

+ La diphtérie

Bien étudiée à PARIS par CHOMEL, en 1748, est connue elle aussi depuis l'antiquité. Et si la trachéotomie dans le CROUP est conseillée par HOME ; elle est rarement pratiquée à cause des difficultés techniques qu'elle comporte.

La première description de laryngite striduleuse date de 1769 et est due à John MILLAR.

Le XVIII^e siècle n'apporte rien de nouveau dans la connaissance de la **coqueluche**, décrite en 1578 par BAILLOU. Il en est de même pour la **scarlatine** et la **rougeole** connues, mais mal identifiées depuis 1676 (SYDENHAM). En 1740, HOFFMANN fait l'une des premières descriptions de **rubéole**.

La méningite cérébro-spinale et la poliomyélite semblent inconnues en Europe Occidentale avant le XIX^e siècle.

+ **Par contre, la reconnaissance formelle de la méningite tuberculeuse** date de 1768 pour l'étude et la description anatomo pathologique des lésions. La nature tuberculeuse de l'affection ne sera mise en évidence qu'en 1827.

+ **La diarrhée du nourrisson**, « fléau des enfants, en nourrice », est souvent étudiée au XVIII^e siècle et apparaît essentiellement comme une entérocolite grave, estivale, de l'enfant de 6 mois à 2 ans.

+ **L'appendicite, la péritonite** sont moins connues quoique les premières interventions pour appendicite datent de cette époque.

+ **La première sténose congénitale du pylore** est décrite en 1788.

+ **De nombreux travaux au XVIII^e siècle concernent le rachitisme** qui s'accroît du fait de l'urbanisation croissante dans la seconde partie du siècle. Mais on reste loin d'une connaissance claire du problème.

+ **Extrêmement fréquentes sont les parasitoses**, essentiellement dues aux helminthes (en particulier l'*ascaris lombricoïde*) et à ce propos, il paraît amusant de décrire le remède « infallible » contre les vers des enfants, publié vers 1780 (communiqué par F.Y. LE MOIGNE, de METZ, dans les « annales de démographie historique ») :

« Prennés une bonne poignée d'absinthe fraîche et ôtés en les côtes ; ayés un quart de livre de beurre frais du jour, mettés le tout dans un mortier et broyés bien ensemble.

Prennés un morceau de papier bleu qui enveloppe le sucre, coupés le de manière qu'il puisse envelopper le bas ventre, percés le avec une grosse épingle d'une grande quantité de trous le plus près possible.

Etendés la pommade sur ce papier bien uniment ; appliqué le sur le nombril de l'enfant en le couchant enveloppé d'une serviette pour maintenir le topique sur le ventre. Le lendemain vous trouverez la serviette teinte de petites tâches de sang. Les vers mis en pourriture passeront par les fesses, quelque fois on en rend entiers. »

B — L'HYGIENE DE L'ENFANT

1. L'emmaillotage

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, l'enfant aussitôt né, est hermétiquement emmailloté conformément à la description faite en 1669 par le chirurgien GUILLEMEAU. « Il faut premièrement qu'elle accommode et enveloppe l'enfant de sa couche et lange. Puis avec une bande large qui commencera au dessus de la poitrine, elle fasse d'icelle un ou deux tours et circonvolutions, lui accomodant les bras le long des côtes, les étendant de telle sorte que ses mains s'approchent des genoux. Puis, sera derechef enveloppé de sa couche et lange, et puis, après, bandé tout autour du corps. Lors, ses genoux seront baissés, et entre iceux un peu de sa couche sera mise et accommodée, ensemble le long des jambes ; et les deux chevilles des pieds seront opposées uniment et enveloppées de la dite couche, laquelle sera peu après repliée par dessus bien uniment. Cela fait, on achèvera de la bander du tout, lui remettant un second lange par dessus, pour le tenir plus chaudement et fermement ».

L'enfant reste dans ce carcan, souvent jusqu'à un an. Alors il est « robé », et garçon ou fille, vêtu de sa première robe.

2. L'activité

Pendant les premiers mois, il passe son temps, parfois dans le lit de ses parents, et plus souvent dans un berceau dont on ne l'extraît que pour le langer ou le nourrir.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, grâce aux considérations de ROUSSEAU dans l'« **EMILE** » paru en 1761 [... « Emile n'aura ni bourrelets, ni paniers roulants, ni chariots, ni lisière [...]. Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mène journellement au milieu d'un pré. Là qu'il courre, qu'il s'ébâte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux ; il en apprendra plus tôt à se relever »], puis l'« **Avis aux Mères** » de Madame de REBOURS (1767) puis les « **Dangers du maillot** » de LASCAZES de COMPAYRES (1778) une nette évolution des conceptions se fait, parallèlement à l'évolution philosophique.

L'enfant a besoin d'exercice ; et ceci concerne autant le nursing que les jeux.

3. Le biberon

L'allaitement artificiel, largement répandu à MOSCOU au XVIII^e siècle comme en témoigne TENON « sur l'usage des Moscovites d'allaiter au lait de vache tous leurs enfants », est également une pratique courante dans les hôpitaux pour pallier le manque de nourrices, à PARIS et à LYON. Il semble également que certaines nourrices extérieures aux hôpitaux pouvaient faire usage du biberon, mais, semble-t-il, en principe pour faire boire leur propre lait : « biberons à tirer le lait des mamelles » selon Ambroise PARE.

Quoiqu'il en soit la distance n'est pas très grande entre le « guttus » romain, le « petit pot » médiéval, de terre cuite, faïence, fer blanc, bois ou étain, « le cornet » (petite corne de bovin) du XVI^e siècle, et le biberon en usage au XVIII^e siècle.

J.P. BARDET (« Pour que vivent les enfants trouvés ») cite un rapport du sieur L'ECHEVIN de 1775, intéressant à plus d'un titre comme en témoigne l'extrait suivant :

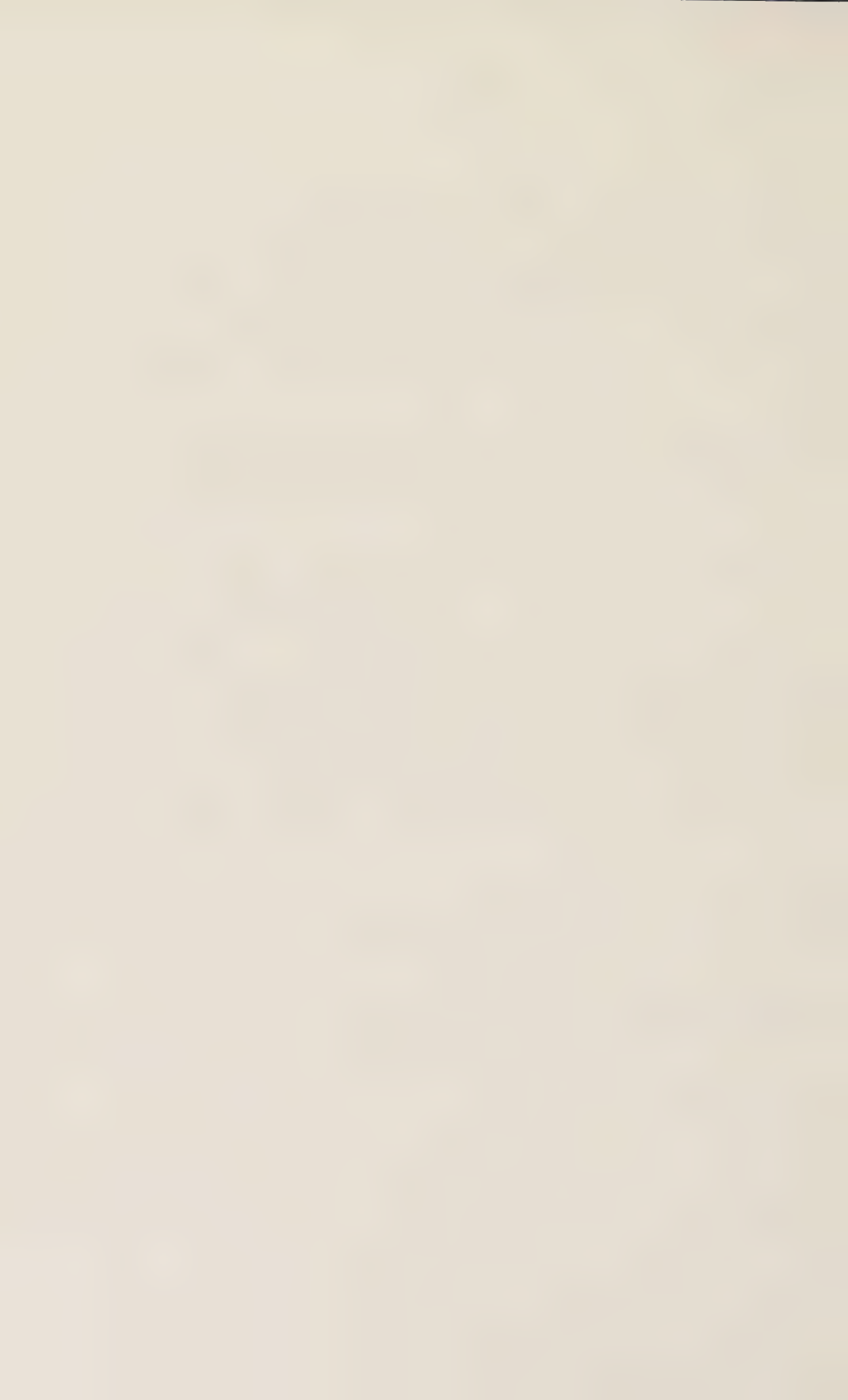
« Les biberons d'étain furent d'abord employés. On enveloppoit le bec du biberon d'une bandelette de linge fin qui faisait plusieurs tours. On avoit soin de netoier cette bandelette chaque fois qu'on faisait usage du biberon et on la renouvelloit 3 fois par jour. On avoit en vue d'imiter par ce mécanisme l'allaitement maternel. Pour l'imiter encore de plus près on se servit de tétins de vache préparés qui furent envoyés de PARIS et qu'on adaptoit aux biberons au lieu des petits linges (...). Dans la suite on abandonna les biberons d'étain pour employer ceux de fayance. »

Ce bout d'étoffe roulé autour de l'embouchure et faisant fonction de tétine ou de mèche portait le nom de « drapeau ». On fit également usage de parchemin, et ce qui est mieux, d'éponge.

En fait, il semble que dans les meilleurs cas, le biberon et l'éponge étaient lavés 2 fois par jour. Le lait caillé, la saleté ne tardaient guère à provoquer une diarrhée catastrophique.

III

MÉTHODES D'ALLAITEMENT ET NOURRICES



A — MÉTHODES ET MOYENS

1. Allaitement naturel par la mère ou la nourrice

Le premier jour, « on luy fera prendre avec une petite cuiller un peu de vin sucré (...) réitérant la chose deux ou trois fois ». Quelques uns « luy donnent (...) de l'huile d'ainandes douces, tirée sous feu, avec un peu de syrop de capillaires ». « Les juifs ont coutume de faire prendre à leurs enfans du beurre et du miel ».

Il vaut mieux « attendre dix ou douze heures pour le faire tetter ».

MAURICEAU poursuit au chapitre **XXV du traité de maladies des femmes grosses** en disant qu'il serait en fait souhaitable que la mère ne donnât pas le sein avant 8, voire 15 ou 20 jours, et confiat pendant ce temps le nouveau-né à une nourrice. « En ce cas, elles se feront un peu dégorger les mamelles par le succemment d'une grande personne, ou par un autre enfant qui sera déjà fort, ou elles se les tireront elles mêmes avec une tétine de verre ».

Dès lors pendant deux ou trois mois, l'enfant ne sera nourri que du lait maternel ; et « ce sera à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, et que ce soit plutost peu et plus souvent ».

Ensuite seulement pourront lui être données des bouillies, faites avec de la farine de froment et du lait de vache, une fois par jour (principalement le matin) ; en association avec l'allaitement, maternel ou par une nourrice.

Cet allaitement devait être poursuivi pendant plus d'un an.

Les parents, comme les autorités médicales de LYON, le voulaient prolonger le plus longtemps possible ; dans les règlements du bureau des nourrices, en 1779, il ne peut être de moins de 7 mois.

Les recteurs de l'Hôtel Dieu placent des enfants de 9 ou 10 mois en nourrice, en indiquant que c'est pour les allaiter, et non pour les sevrer.

2. L'allaitement artificiel

Le nouveau-né était confié très tôt, en règle générale 1 jour ou 2, à une nourrice ; et si certaines accomplissaient scrupuleusement leur tâche lorsqu'elles s'occupaient d'un petit bourgeois, celles chargées de nourrir les enfants miséreux abandonnés ou exposés à l'hôpital, moins bien payées, à peine sélectionnées, faisaient preuve dans une très grande majorité d'une légèreté souvent criminelle.

Source de revenu, comme nous le verrons plus loin, la prise en charge d'un enfant nouveau-né par une femme dont la dernière grossesse est vieille de plus de 30 mois ou qui a déjà un ou deux enfants de moins d'un mois à « nourrir » comme ce n'était pas rare, explique la nécessité d'un « allaitement d'appoint supplémentaire ». Ceci à l'insu peut-être ou plus probablement avec l'accord tacite des personnes chargées de placer ces enfants.

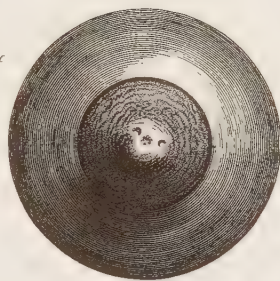
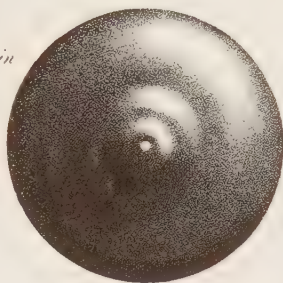
Le fait fut bien étudié à ROUEN où 80 % des enfants trouvés et placés, n'atteignaient pas un an d'âge. Les « Pédiatres » penchés sur le problème pensèrent tout naturellement à incriminer l'allaitement artificiel ; c'est pourquoi nous assistons dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, à diverses expériences telle celle relatée par J.P. BARDET dans les annales de documentation historique où l'Auteur du document (non daté) cherche comment nourrir ces nouveau-nés au lait de vache, puisqu'il est impossible de trouver et de payer un nombre suffisant de bonnes nourrices.

« Règles générales à suivre pour l'allaitement et gouvernement des Enfants trouvés en hospice établi pour en nourrir toujours trente avec le lait des Animaux et ce d'après les réponses, lettres et Instructions du Collège des Médecins de Rouen, de la faculté de Médecine de Caen (...).

« Il faut que les Vaches dont on destinera le lait pour les Enfants soient bien saines et nourries d'herbes tant qu'il y aura possibilité et ne suppléer pendant l'hiver qu'avec les meilleurs nourritures sans user aucunement de tourtes graines de lin et de mares.

« Les Vaches qui ont mis bas nouvellement sont plus abondantes en lait qui est plus léger et meilleur, ainsi elles seront à préférer.

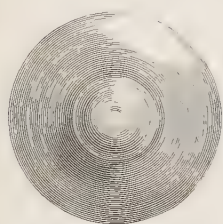
« Envoyer toujours et trois fois par jour afin de donner le plus nouveau possible le lait des mêmes Vaches, et faire en sorte de ne le point changer aux Enfants (...). L'ors que les Enfants auront été exposés immédiatement après leur naissance, il leur sera donné presque pour tout aliment pendant deux ou trois jours, j'usqua ce qu'ils se soient



« Bouts de Sein et Tétière »



Bout de sein en verre

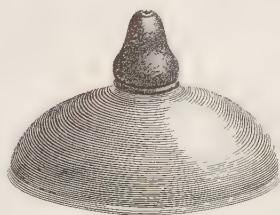


*Petit chapeau
de sein en bois*

*Galvanètre
ou pèse-lait*



Biberon de M^{me} Lebretton



Bout de sein avec pis de vache

purgés du méchonim, du bon vin dans lequel on mèlera deux tiers ou trois quarts d'eau et un peu de sucre. On pourra, le deuxième et troisième jour diminuer la quantité de ce breuvage et suppléer par le lait mitonné suivant qu'il sera dit cyaprès et ne faire usage ni pour les Enfants nouveaux nés ni pour ceux plus âgés d'huiles simples ou composées que quand la nécessité en sera déterminée par les gens de l'art ou par une connaissance et expérience éprouvée.

« Comme il ni a quant a present ni chèvre ni anesse dont on puisse employer le lait quoy qu'il soit indique comme propre à certains enfans d'une complexion delicatte on va se réduire a indiquer les précautions nécessaires pour l'usage du lait de Vache qui doit être la nourriture commune et ordinaire.

« Le lait de Vache pour opérer ce qu'on desire doit être rendu aprochant celuy de femme ce qui entraine la necessité de le couper et on observe qu'il est plus où moins pesant et differe consequemment plus ou moins celuy de femme a proportion que la vache a plus anciennement mis bas et que celuy de Vache nourrie d'herbes est plus fort que pendant l'hyver lorsqu'elle l'est au sec (...).

« En sorte que l'opération de couper le lait exige des soins et attentions continuelles ainsi qu'un vray discernement, puisqu'il faut le rendre analogue a l'estomach des Enfants ce qui peut exiger autant de mixtions différentes qu'il y aura d'enfants (...).

« Il pouras convenir de faire usage d'eau de rys avec un peu de sucre ou de miel et même une legere decoction de rhubarbe.

« Mais hors ces cas qui seront determinés par le Medecin ou chirurgien ou une connoissance bien certaine on ne doit employer pour ce melange que l'eau naturelle qu'on fera bouillir.

« Quelque soit au surplus la mixtion qu'on employe elle doit être chaude assés pour échauffer le lait et donner autout la chaleur du lait lorsqu'on le tire de l'animal où d'une femme.

« Quand a la quantité de lait elle ne doit être que du quart du tiers où moitié pour les enfants nouveaux nés qui seront assés forts pour le bien digerer et augmenter où diminuer peu a peu suivant les differentes indications ou accidents ; le donner enfin en petite quantité a la fois et a peu près avec les mêmes intervalles (...). Ne faire usage que de biberons disposés et dailleurs garnis d'un petit linge, d'un mame-lon ou de taffetas pour rendre la suction indispensable parce qu'elle est entierement necessaire pour exciter le suc salivaire qui contribue a la

digestion. Eviter avec soin le melange de ces biberons et les nettoyer chaque fois qu'on en aura fait usage, tremper enfin dans l'eau tiede toujours propre le bout qui sera envelopé afin de ne le pas mettre froid dans la bouche de l'enfant. Ne faire usage de bouillie que pour les enfans de trois mois et plus, beaucoup de gens de l'art et experimentés la proscrivent même entièrement et indiquent comme preferables les petites soupes appelées panades et celles coëffées de lait. On donne enfin pour les enfans sevrés la panade, la crème de rys et le gruau comme etant une meilleur nourriture que la bouillie.

« Dans la cas néanmoins où on tiendra pour la bouillie n'en point donner comme on l'adit aux enfans au dessous de trois mois, n'en donner que deux fois par jour ou plus et a des heures réglées et la faire telle qu'en la maison de la crèche de PARIS.

« Faire recuire dans un four mediocrement chaud une quantité de fleur de farine, pour sen servir au besoin, un quarteron de farine une pinte de lait et un jaune d'œuf.

« Bien delayer la farine avec une quantité suffisante de lait et la passer au tamis. Incorporer un jaune d'œuf dans le reste du lait mettre le tout avec un peu de sel dans un chaudron sur le feu et remuer ou meler toujours jusqua ce que la bouillie soit bien cuitte et a petit feu, la mettre ensuite dans un plat et en prendre au fut et a mesure qu'on a besoin la quantité qu'on prevoit qui sera consommée qu'on rechauffera dans une assiette (...). »

Citons enfin le « mémoire sur le lait » (1771) par J.B. BECOEUR, pharmacien MESSIN (document rapporté dans les mêmes Annales de démographie historique par F.Y. LE MOIGNE).

Mémoire sur le lait (1771) J.B. BECOEUR

« On cherche les moyens d'augmenter la population, c'est un projet qu'il ne faut point abandonner ; mais a-t-on vu toutes les voies qui peuvent y conduire ?

Il nait assez d'enfants pour une ample population ; mais nous manquons notre but faute de savoir les conserver. La conservation des nouveaux nés est toujours hazardée entre les mains d'une nourrice mercenaire... Réformons ce point, la population y gagne. Les mères réussiront mieux à élever leurs enfans et les femmes qui se vendent pour être nourrices en seront plus fécondes.

La nourriture la plus accommodée aux besoins de l'enfant nouveau né, c'est le lait de sa mère. Mais si cette mère est affectée de maladie et si elle est assez tendre pour se plaire à voir croître sous ses yeux le fruit du lien conjugal, elle peut sans le livrer au téton d'une autre femme, admettre sans répugnance le lait de vache ou de chèvre pour nourrir son enfant.

La seule précaution qu'il faille prendre, c'est de donner un léger laxatif au petit, parce que le lait que la nature lui destinait devait le purger du meconium. Il faut aussi diminuer l'épaisseur du lait de l'animal avec moitié eau sucrée. Il faudrait en même temps que les nourrices qui ont des doutes de grossesse sussent employer à propos le lait de bétail. Elles arracheraient bien des enfants à la mort ou aux douleurs d'une vie languissante pire que la mort.

Le lait de vache devrait toujours être administré aux enfants trouvés ; ces malheureux sont les victimes des passions et du dérèglement de leurs parents criminels.

Il ne faut pas craindre l'influence de la Bête sur le génie de l'Enfant que l'on nourrira de la sorte. La Bête manque de caractère et ne peut en donner, elle communiquerait tout au plus quelque infirmité corporelle et à coup sûr on ne choisit point un animal malade.

Tous les parents veulent que leurs enfants soient bien et plusieurs les confient sans répugnance à des femmes que la misère contraint à partager leur lait entre l'Enfant étranger qui paye et le leur propre. Comment les parents peuvent-ils se persuader que leur enfant aura la préférence sur celui de la nourrice ? ...

Voici encore un nouvel avantage de l'usage du lait du bétail et de sa préférence sur une nourrice de vieux lait. Un vieux lait n'a point la légèreté du nouveau ; il charge l'estomac de l'Enfant. La femme peut devenir grosse et le lait d'une femme qui conçoit est un poison pour l'Enfant qui tète ; une nourrice qui craint d'être grosse sans discontinuer d'allaiter au premier indice de la prégnation est une femme punissable. Tout le monde en convient ; cependant nous avons devant les yeux quantités de petites victimes du mauvais lait. La pauvreté suggère à certaines femmes de nourrir deux enfants de suite et il y a des parents assez ignorants pour leur en confier. Il arrive presque toujours aux jeunes femmes qui ont nourri un an et qui vivent avec leur mari, de concevoir vers ce terme ou peu après. Elles deviennent grosses et la crainte de perdre un petit gain leur fait cacher la situation. Le nourrisson avale à longs traits la mort, sinon le germe de plusieurs maladies. Et il meurt effectivement par l'inconséquence des mères et des nourrices, les deux tiers des enfants qui naissent.

Mères, nourrissez vos Enfants ; ces mots devraient être sacrés ; si vous ne le pouvez, s'il faut vous servir d'un autre lait, que ce soit celui d'un animal, il n'en résultera aucun accident.

Si un enfant peut sucer un virus quelconque d'une nourrice malsaine, un Enfant malsain peut également infecter une nourrice toujours par le même abus.

Dans nos campagnes, dès qu'une jeune femme est grosse pour la première fois, elle propose de prendre un nourrisson avec le sien. Elle n'a pas toujours le bonheur de rencontrer un enfant né de parents riches... Le besoin la force bientôt de se rabattre sur les Enfants trouvés ; elle s'en charge pour quatre livres par mois, elle le nourrit et lui fournit tout. Quel profit !

Cette malheureuse nourrice aura le malheur de tomber sur un de ces enfants, fruit de débordement, infecté de venin qu'il apporte des entrailles de sa mère : alors il empoisonne sa nourrice qui communique le mal à son propre enfant, à son mari...

La population bien entendue concerne moins la multiplicité des naissances que la conservation des nouveaux-nés. La nature nous donne assez d'enfants ; mais la mauvaise administration en fait périr la moitié tandis que l'autre reste infirme et malformée... Songeons à rendre les enfants dispos...

Une vache bien nourrie donne assez de lait pour alimenter quatre enfants ; elle peut même suffire à six dans les premiers mois de la vie... Une femme intelligente peut se charger de huit ou dix enfants ; elle peut les nourrir sans beaucoup de difficulté avec deux vaches. Ces enfants exactement soignés hors de la gêne du maillot, nourris avec du lait coupé, ensuite de lait cuit avec des farines, prendront la force dont ils auraient été pourvus par les soins de la mère la plus attentive.

(Suit l'exemple de deux enfants âgés de 7 et 5 ans et demi).

On leur a d'abord administré une décoction un peu sucrée d'orge et de froment mêlée d'un tiers de lait. Souvent au lieu du sucre, on employait de la réglisse. Dans les premiers temps, on leur a aussi présenté trois ou quatre fois le jour de la bouillie claire avec un peu de sucre. Si l'enfant pleurait la nuit, on avait recours à la boisson, mais ce que je n'approuve point, lorsque les pleurs continuaient, on lui mettait à la bouche un téton artificiel ou une espèce de nouet qui renfermait une petite croûte de pain humecté et pétrie avec un peu de sucre.

A mesure que ces enfants croissaient, on ajoutait du lait à leur boisson, on augmentait l'épaisseur de la bouillie, on diminuait la quantité de sucre ; ensuite on leur a présenté des pannades de lait, même au beurre. Enfin des légumes cuits comme les père et mère les mangeaient et de l'eau à boire. Il est arrivé à ces deux enfants de refuser d'eux mêmes leur première nourriture pour s'attacher à celle de leur parents ».

Mémoire du pharmacien messin Jean-Baptiste BECOEUR (1718-1777), lu à la Société royale des Sciences et des Arts de Metz, le 2 mars 1771 (bibl. mun. Metz, ms. 1467, année 1771/1772, fos. 19-26).

Ainsi chèvre, vache, anesse, tout vaut-il mieux qu'une mauvaise nourrice.

Mais lorsqu'elle est bonne, pourquoi ne pas confier à ses soins le nouveau-né. Comment se définit cette bonne nourrice ? qu'en disent les grands Auteurs ?

B — LA « BONNE NOURRICE »

1. MAURICEAU dans son « traité des maladies des femmes grosses » au chapitre XVIII, précise les « conditions requises au choix d'une bonne nourrice ».

Elle doit être maternelle, saine et de parents sains ; en effet « ... telle que sera la nourrice, tel pourra devenir l'enfant, par le moyen de la nourriture qu'il tire d'elle ; et en la tétant, il sucera avec le lait, les vices de son corps et de son esprit », et MAURICEAU poursuit à l'appui de cette théorie « ... et nous pouvons croire avec assez de raison, que l'agilité du corps que nous remarquons en la plupart des Basques, vient de ce qu'en leur Province, toutes les femmes nourrissent elles mêmes leurs enfants, et que celles qui ne peuvent pas le faire, pour leur indisposition, ou pour autre cause ; leur font tetter (sic) des chèvres qui sont fort communes en ce païs, et généralement toutes n'usent que du même lait de chèvre pour faire la bouillie des enfants, ce qui contribue beaucoup à rendre léger et bien dispos de leur corps, toutes les personnes de cette contrée ».

— L'âge idéal se situe entre 25 et 35 ans.

— Il faut qu'il se soit écoulé un temps supérieur à un mois ou six semaines depuis l'accouchement pour que son lait soit « purifié ».

— Elle a dû accoucher à terme, si possible d'un enfant mâle vivant et bien fait, surtout si l'enfant confié est un garçon. S'il s'agit d'une fille, le sexe du frère ou de la sœur de lait importe moins.

— Elle ne doit « point être grosse d'enfant », ne doit avoir « point ses manstrues », ne doit pas être « sujette aux fleurs blanches ».

— Elle doit être de « poil » noir ou châtain, mais surtout pas roux. Il faudra en outre bien prendre garde « ... qu'elle ne sente point mauvais, comme sont ordinairement celles qui sont rousses (!) car leur lait est chaud, âcre, et puant, comme aussi de très méchant goût ».

— Sa poitrine doit être large, avec des mamelles assez amples, sans cicatrice, « non trop mollesse et pendante ». Les mammelons ne seront « point trop gros, ni durs, ni calleux, ni trop enfoncés, bien perforés de plusieurs petits trous ».

— Le lait doit être en quantité suffisante et de la couleur la plus blanche possible.

— Enfin et surtout elle doit être de bonnes mœurs « ... nullement sujette au vin, et encore moins à l'excès de Vénus » ; pourra user du second « si son naturel le requiert, pourvu que ce soit avec son mari ».

2. Nous retrouvons les mêmes conceptions chez « LA MOTTE » qui insiste en outre sur « l'état de sa fortune » et « sa famille d'origine », et précise que le « lait le plus coullant est le meilleur ». LA MOTTE rapporte une observation assez piquante à propos des nourrices qui deviennent enceintes.

Observation LXXXVII, p. 137 du « Traité complet des accouchements... »

« Au mois de mars de l'année 1711, une dame veuve laissée grosse, s'assura d'une nourrice, qu'elle choisit entre plusieurs autres, et par précaution la fit venir dès ce jour dans sa maison et elle nourrit ensuite la fille dont je l'accouchait quelques temps après. Elle m'assura qu'elle n'avait point ses ordinaires, et quelle ne les avait jamais tant qu'elle donoit à teter à tous ses enfans ; soit que la chose fut ainsi, ou dans la crainte que je n'eusse déconseillé de la choisir, comme sans doute je l'aurois fait, ne voulant jamais de nourrice qui soit sujette à les avoir ; aussi pouvoit elle bien les avoir, mais elles pouvoient aussi lui être venues dans la suite. Cette Dame par précaution dona cette nourrice come

en garde à sa cuisinière, qui étant sa Domestique depuis longtemps et âgée, passoit dans son esprit pour être revenue de la bagatelle, en quoi elle ne laissa pas d'être trompée ; car cette cuisinière ayant un amant que cette nourrice l'empêchoit voir dans sa chambre, come elle avoit coutume, elles trouvèrent moyen avec le tems de s'acomoder. Quand la dame étoit absente, le galand et le mari de la nourrice venoient souper et coucher ensemble ; ce qu'étant su, et la dame fort chagrine de se voir trompée dans son choix ; elle eut une inquiétude des plus violente que cette nourrice ne fut grosse, dont elle se justifia sur le champ, en donant des marques contraire, par la représentation de sa chemise, qui le prouvait évidemment par une attestation en caractères de sang ; come l'Enfant au surplus se portait assez bien, et qu'il étoit assez avancé en age et bien nourri, je déterminai la Dame à la laisser encore quelques mois à cette nourrice, plutôt que de s'exposer à en prendre une pire ; ce qui alla encore jusqu'à quatre mois, pendant lesquels je m'aperçus que dans le temps que les ordinaires de la nourrice couloient, cette petite fille ne vouloit que peu ou point teter, qu'elle ne se portoit pas pendant ce tems là, et même qu'elle changeoit beaucoup ; mais que cette enfant reprenoit son premier état aussitôt que les ordinaires de la nourrice avoient cessé de couler ; ce que je fis sensiblement remarquer à cette Dame, qui fut l'occasion que je pris pour lui conseiller de lui donner une autre nourriture, ce qu'elle fit, dont elle se trouve bien, ainsi que l'enfant, qui se porta bien depuis qu'elle fut sevrée ; la bonne nourriture qu'on lui donoit, ne changeant point tant de gout, que le lait de sa nourrice.

Réflexion

Il est aisé de juger par cette observation que les enfans dont les nourrices ont leurs ordinaires, sont exposez à de facheus inconveniens, et que le lait de quelques unes est beaucoup plus mauvais dans ce temps là, que ne l'est celui de quelques autres, puisque l'enfant dont il s'agit le rebutoit jusques à ce que la nourrice se portat bien, et qu'elle changeoit beaucoup pendant ce temps là quoiqu'on s'en aperçoive en aucune manière à quantité d'autres, c'est cette raison qui me persuade que quand je vis cette nourrice la première fois, elle pouvoir n'avoir pas ses ordinaires, mais qu'elles lui étoient venues depuis, d'autant plus que nous n'avions point remarqué le changement qui arivoit à l'enfant, avant ce tems là, come nous l'observames dans la suite, et ce pouroit être une preuve que c'étoit la première fois qu'elle les avoit, dont on ne put éclairci par sa garde et fidelle confidente, qui lui fesait trop de plaisir pour ne lui pas garder le secret ; ce qui me fait dire qu'il y a toujours du chagrin à essayer, quand on est dans la nécessité d'avoir des nourrices, et bien qu'il soit plus facile à connaitre si une nourrice est grosse quand elle a ses ordinaires que quand elle ne les a pas ; il

vaut toujours mieux en prendre une qui ne les ait point, et tacher de se mettre à couvert des autres inconveniens, autant qu'il est possible ».

3. A propos de l'abondance de lait produit par certaines nourrices

PUZOS rapporte qu'une « nourrice avait une si prodigieuse abondance de lait, qu'après avoir allaité deux enfans à la fois, elle en fournissait assez à son apothicaire, pour en faire du beurre, qu'il vendoit aux phtysiques ». Que nous sommes loin de la Société de consommation !

IV

ASPECTS SOCIOLOGIQUES
ET DÉMOGRAPHIQUES DU PLACEMENT
DU NOUVEAU-NÉ EN NOURRICE
AU XVIII^e SIÈCLE

Le placement d'un nouveau-né en nourrice est un phénomène social. Au XVIII^e siècle, ses causes sont variées, ses résultats catastrophiques. Les conséquences démographiques ne sont pas négligeables.

A — LES CAUSES DU PLACEMENT EN NOURRICE

Il s'agit d'une vieille pratique dans la Société d'Ancien Régime, puisqu'un Edit de 1350 fixait déjà la rémunération des nourrices et des « recommanderesses » de la région parisienne.

L'usage voulait que la mère n'allaitât pas son enfant et confiât ce dernier à une nourrice. Celle-ci logeait habituellement avec ses maîtres et loin de son époux (pour éviter tout risque de grossesse en cours d'allaitement). Elle rejoignait ce dernier à l'occasion des grossesses de sa maîtresse pour élever son propre enfant et celui de ses « maîtres ».

Il faut insister sur le fait que pendant longtemps le sort de l'enfant au berceau n'intéresse ni ses parents, ni les médecins, ni les moralistes. Le nourrisson n'est guère digne d'intérêt. A partir du XVII^e siècle la classe possédante découvre le nourrisson ; il est cajolé, embrassé ; on joue avec lui, on l'observe. Mais il reste peu de chose dans les autres milieux, en général, et ceci jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Il en va tout autrement dans les années 1760-1770 pendant lesquelles se font entendre les voix de gens de l'Art telles celles de LEVRET, Madame LE REBOURS, ou des voix célèbres comme celle de Jean-Jacques ROUSSEAU.

La condition de la nourrice (cf. Philippe ARIES : **L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime**) évolue peu jusqu'au XVIII^e siècle qui voit progressivement apparaître les premières industries, et avec elles, une véritable classe populaire, en même temps que la situation du paysan dans la seconde moitié du siècle devient plus précaire.

La vie tournait auparavant autour des châteaux comme autour d'autant de soleils ; elle s'organise au cours du siècle, dans la ville, et cette urbanisation avec bien d'autres conséquences, est à l'origine de l'évolution du nourrisage.

1. Le facteur financier

Il concerne essentiellement les populations laborieuses tant pour le couple procréateur que pour la nourrice.

a) Le couple parental

Plus on avance dans le siècle, plus le nombre de femmes qui travaillent augmente, pour ajouter leur petit salaire à celui de l'ouvrier. La grossesse déjà est parfois une catastrophe, et l'allaitement maternel exclu pour ne pas priver le couple de ce salaire d'appoint, trop longtemps. L'enfant est donc confié à une nourrice, souvent fort loin et de façon bien légère. Le comble est de voir certaines nourrices des Bourgs placer leur propre enfant chez une autre nourrice moins bien rémunérée qu'elles pour bénéficier financièrement de la différence (étudié à LIMOGES par J.C. PEYRONNET).

« A LYON, en particulier, si les enfants des ouvriers en soie et des bouchers ou boulangers sont envoyés dans les paroisses rurales du BUGEY et du LYONNAIS, c'est parce que l'épouse de l'ouvrier en soie aide son mari dans le travail sur le métier à tisser, et que celle du boucher ou du boulanger tient la boutique pendant que celui-ci prépare les bêtes ou fait le pain. Si certaines professions, telle celle de Portefaix, ne se prêtent pas à cette association du mari et de la femme, celle-ci travaille alors à un métier différent, dévideuse, brodeuse, revendeuse de fruits sur les marchés » selon François LEBRUN.

Mais il faut que le salaire de cette femme au travail, soit supérieur au montant de la pension de l'enfant qui selon le temps et les lieux, au XVIII^e siècle varie entre 50 et 80 livres par an.

b) Le négoce du nourrissement

C'est un phénomène parfois bien rentable, et pas seulement pour la nourrice elle-même.

En effet, tout un commerce s'organise autour du nourrissement, depuis la « recommanderesse » ou « messagère » que l'on trouve sur la place du marché, vantant les qualités de ses nourrices aux parents, jusqu'au « Meneur » qui emmènera l'enfant vers la nourrice.

Et si les 4 ou 5 livres de gage mensuel de la nourrice peuvent paraître minces, ils seront en fait bien souvent ajoutés aux autres gages perçus pour les autres nourrissons dont elle s'occupe. Nous pouvons

déjà deviner le sort funeste de ces malheureux enfants « accueillis » dans des foyers peu scrupuleux.

2. La responsabilité de certains chirurgiens et sages-femmes

Il semble, à la lecture de l'**avis aux mères** de Madame LE REBOURS, que bon nombre de praticiens, déconseillaient fortement aux mères d'allaiter leurs enfants afin de favoriser au maximum leur fertilité, et ainsi profiter de leurs grossesses et accouchements pour s'enrichir.

Elle accuse même les accoucheurs de « ... laisser engorger le sein en empêchant que l'enfant ne tète souvent, et en lui laissant prendre d'autres nourritures que le lait de la mère... » afin de décourager ces femmes trop maternelles.

3. La « Mode »

C'est un facteur non négligeable du nourrissage extra-maternel, expliqué par le désir de confort sexuel du couple et les devoirs et usages de la vie bourgeoise au XVIII^e siècle. Après la parution des ouvrages de ROUSSEAU et de Madame LE REBOURS, qui conseillent vivement l'allaitement maternel, celui-ci bénéficie d'un renouveau de faveur vers 1770. Mais les bonnes résolutions sont vite oubliées en 1786 quand Sébastien MERCIER écrit : « pendant un temps, les femmes ont voulu nourrir elles mêmes, mais ce n'était qu'une mode elle a passé ».

Madame LE REBOURS parle du « ... funeste effet de l'usage et des préjugés ... ».

4. Le nombre croissant d'enfants abandonnés

Un très fort pourcentage de nourrissage extra maternel concerne les nouveau-nés abandonnés, que les hôpitaux locaux essayent tant bien que mal de placer.

C'est le cas pour l'Hôtel Dieu de LYON, qui depuis le début du XVII^e siècle envoie ses « enfants assistés » ou « abandonnés » dans les villages des environs puis progressivement de plus en plus loin à cause de la concurrence bourgeoise.

38 registres conservent tous les renseignements sur ces enfants, du 1^{er} janvier 1627 au 31 octobre 1783. L'enfant est à la charge de l'Hôtel Dieu jusqu'à 7 ans, puis les survivants sont confiés à l'Hôpital de la Charité (entre 6 et 8 ans). Après 1783 l'Hôpital de la Charité aura la charge de tous les enfants trouvés.

Entrevoyons rapidement la raison de « ces abandons » et « expositions ». Elle est double, misère et libertinage.

a) La misère

En effet, le nombre d'enfants exposés augmente pendant les grandes famines, à la fin du XVII^e siècle (notamment celles de 1694) et au début du XVIII^e siècle (1709-1710). Charles PERRAULT à la première page du « Petit Poucet » donne cette précision : « il vint une année très fâcheuse et la famine fut si grande que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants ».

Dans le courant du XVIII^e siècle, on n'assiste plus à ces grandes famines, mais les disettes, responsables d'une hausse des prix du blé, sont également génératrices de misère, et dans ces conditions écrit François LEBRUN « la comparaison entre les courbes du prix du blé aux halles de PARIS, et celle des admissions à la COUCHE (c'est l'hôpital pour enfants trouvés créé par Saint-Vincent de Paul en 1640, faubourg Saint Denis à PARIS) traduisent une concordance frappante ».

Mais même à un degré moindre de difficultés, chez certains habitants de PARIS, authentiques bourgeois, on hésite peu à abandonner son enfant, puisque de tels abandons correspondent à un cas sur 4 pour l'année 1778 à LA COUCHE ! Souvent on abandonne avec l'idée de reprendre ultérieurement l'enfant. Cette attitude s'explique par l'ignorance générale du sort des enfants abandonnés. Beaucoup de ces parents pensent ainsi rendre service à leur enfant, en lui assurant les soins et l'éducation qu'ils n'auraient pu lui donner. Jean-Jacques ROUSSEAU (qui malgré ses bons conseils, abandonna tous ses enfants) n'écrit-il pas lui même pour se justifier : « tout pesé, je choisis pour mes enfants, le mieux, ou ce que je crois l'être ; j'aurais voulu, je voudrais encore avoir été élevé et nourri comme ils l'ont été ». Ignorance et contradiction bien souvent relevées par les détracteurs et les ennemis de l'Auteur de l'« Emile ».

b) Le libertinage

Le libertinage conduit à l'abandon d'enfants inavoués conçus hors du mariage. La contraception est extrêmement peu répandue jusqu'en

1740. On ne la rencontre que dans le monde de la prostitution et dans certaines couches supérieures de la Société. Il semble qu'elle se répande un peu après 1789. Puis ces pratiques se diffusent massivement entre 1790 et 1814, selon Jacques DUPASQUIER et Marcel LACHIVER. Il s'agit du « Condom » et surtout du « coït interrompu », à la fois connu et interdit, depuis l'antiquité.

B — LES CONSÉQUENCES ET LES RÉSULTATS

Les coutumes d'allaitement expliquent la surfécondité des couples urbains et la surmortalité de leurs enfants.

Les mères des villes, plaçant leurs enfants en nourrice à la campagne avaient un taux de conception très proche du taux maximum, et concevaient couramment au rythme d'un enfant par an. Ceci est vrai autant pour l'ouvrière que pour la riche bourgeoise.

A l'inverse, les femmes de la campagne concevaient à un rythme bien inférieur, et ceci est certainement imputable en grande partie à l'allaitement.

Le rôle essentiel joué par la mise en nourrice, sur la mortalité infantile ne peut être mis en doute. Les chiffres de mortalité avant un an d'âge, des enfants abandonnés et placés sont impressionnants et varient selon les régions et les villages d'accueils entre 60 et 90 %. A l'inverse la mortalité à un an, des enfants nourris au sein de leur mère n'est que de 15 à 20 %.

Il est intéressant de remarquer dans une étude faite à ROUEN que les enfants assistés par la ville sans avoir été abandonnés par leurs parents, ne mouraient en nourrice « que » dans la proportion de 38 %. Il faut sans doute voir dans le choix meilleur de la nourrice l'origine de cette différence.

Quoiqu'il en soit, le bilan tragique de ces coutumes d'allaitement ne peut être mieux résumé que par la phrase de PROST de ROYER à propos de LYON, vers le milieu de la seconde partie du siècle : « il naît 6.000 enfants toutes les années. Il en périt plus de 4.000 en nourrice ».

Madame LE REBOURS, apôtre de l'allaitement maternel accuse ces coutumes de rompre l'équilibre harmonieux que crée la nature :

« ... en nourrissant longtemps, on fait moins d'enfants, et il en reste davantage » et « selon la marche de la nature, les femmes n'auraient des enfants que tous les 2 ou 3 ans ».

V

L'ORGANISATION DU NOURRISSAGE
(à LYON et dans la région Lyonnaise en particulier)

Si comme nous l'avons vu, le premier Edit concernant les nourrices, en France, date de février 1350 ; si PARIS possède un bureau de placement des nourrices depuis la fin du XVII^e siècle, LYON ne verra s'installer le sien « place Louis le Grand » qu'en 1780, bien après BORDEAUX, VERSAILLES et même SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. Jusqu'en 1760, sévira à LYON et dans sa région, l'anarchie la plus complète, au profit des combines les plus abjectes. Puis « les diverses sources judiciaires et les mémoires imprimés de la fin du XVIII^e siècle font apparaître dans les années qui suivent 1780 (...) une relative (et très tardive) prise de conscience par les Lyonnais (parents, autorités administratives, cercles cultivés) des problèmes posés par le nourrisage « mercenaire », de même que le sort souvent lamentable réservé à certains enfants ».

A — AU COURS DU SIECLE

1. Le manque d'organisation

Cette étude est essentiellement faite à partir de l'ouvrage très complet de M. GARDEN consacré à l'étude de LYON et des Lyonnais au XVIII^e siècle.

Les enfants de LYON envoyés en nourrice, le sont ou directement par leurs parents, ou par les hôpitaux qui reçoivent les enfants abandonnés.

S'il est possible d'étudier correctement cette pratique à partir de 1750, les renseignements pour la première moitié du XVIII^e siècle, restent imprécis. Le recensement de 1709 signale quelques rares enfants en nourrice, mais comme le but était d'organiser la distribution de pain aux personnes domiciliées à LYON, il est normal que les enfants logés à la campagne en soient exclus.

La seule source importante et complète est celle de l'Hôtel Dieu ; les enfants assistés étaient envoyés dans les villages du Lyonnais dès le début du XVII^e siècle. 38 registres conservent tous les renseignements sur ces enfants, de 1627 à 1783.

Mais il n'existe rien de semblable pour les enfants des familles lyonnaises. La seule source reste la série des registres paroissiaux dans les villages de la région, qui doivent mentionner les décès des enfants. En fait, du moins jusqu'en 1740, les décès d'enfant ne sont portés qu'occasionnellement, surtout lorsqu'il s'agit d'enfants de l'extérieur. Cependant, si les décès d'enfants Lyonnais ne sont inscrits qu'après 1740 dans la plupart des régions, les paroisses de la province du Lyonnais font exception. Certes souvent, les indications sont des plus imprécises : « nous avons enterré dans le cimetière de la paroisse, un enfant de LYON » est la notation la plus fréquente.

Le nombre des décès d'enfants Lyonnais en nourrice ne cesse de croître dans les paroisses du Lyonnais jusqu'en 1760-70, puis reste stationnaire ; stagnation des envois, diminution de la mortalité ? on ne peut préciser. Ce qui est certain, est que progressivement, au cours du siècle, les enfants lyonnais, placés directement par leurs parents, prennent le pas sur ceux de l'Hôtel Dieu, dans la province considérée. Cette concurrence financière essentiellement, oblige l'Hôtel Dieu à placer de plus en plus loin ses enfants. Et devant l'accroissement incessant des enfants dont il a la charge, l'hôpital de LYON instaure une véritable campagne en faveur de ses enfants. Le même problème financier se pose pour les ouvriers les plus pauvres, qui cherchent dans des paroisses plus lointaines des placements moins onéreux. Ceci amène PROST de ROYER à dresser un tableau bien pessimiste en 1778 « sur 6.000 enfants qui naissent toutes les années, il en est tout au plus 1.000 à qui les parents puissent donner de bonnes nourrices. Les autres sont jetés en Vivarais, en Velay, en Forez, en Beaujolais, en Bugey et jusque dans la Savoie ; dans ces lieux que dépeuplent l'âpreté du climat, la nature du terrain, et la contagion de l'air, où l'argent et les moyens de subsister sont plus rares... ». Des procès opposent devant le Lieutenant Général de Police, des parents à des nourriciers ; les parents refusent de payer à cause du mauvais état de santé de l'enfant.

Certaines nourrices sont bien peu scrupuleuses ; deviennent enceintes, cachent leur état aux parents, et finalement sèvrant trop tôt l'enfant confié. D'autres n'ont pas de lait ou n'ont pas accouché depuis plus de 4 ans... A l'inverse, souvent, les parents ne s'informent plus du sort de l'enfant qu'ils ont confié à une nourrice.

Les nourrices, les parents ne sont pas seuls en cause ; il faut insister sur la responsabilité des « messagères » ou « recommanderesses », espèce d'entremetteuses, servant d'intermédiaires entre les parents et les nourriciers. Bien souvent, elles prennent en charge des nourrissons, sans avoir la moindre idée des nourrices à qui elles les confieront, et les abandonnent finalement au hasard des chemins, à des mains tout à fait

Nous Chirurgien De Roi, Gradué Et Agrégé au Collège Royal
 De Chirurgie De Lyon, Certifie par ce le Nomme Ballanet
 S'Est Transporté Dans notre Domicile Pour faire Procéder au
 Rapport d'incubité de L'Etat de Joseph Ballanet Son fils
 âgé de trois mois. Ayant attentivement visité nous L'avons
 Trouvé dans L'Etat de Maigreur le Plus Extraordinaire, ayant
 le visage pâle et déformé, les fesses et les plis des aines très rouges
 Et Comme les crises, Cet Enfant nous a paru d'ailleurs assez bien
 Conformé Et Succer avec avidité le Lait d'une nouvelle
 nourrice que Son pere lui a donné depuis hier; d'après le
 détail nous pensons que L'Etat déplorable de Cet Enfant
 Proviendrait du défaut de quantité du Lait ou d'une mauvaise
 qualité, Ce qui a empêché le développement Et l'accroissement
 de ses forces, ainsi que de l'usage approprié de la nourrice.
 à Lyon le deuxième Mars mil sept cent Soixante Et deux.

(Signature)



(Signature)

inadéquates. L'exemple suivant, cité par PROST de ROYER le 23 juin 1777, illustre remarquablement la situation ; les parents indignés du sort de leur enfant recherchent la messagère qui a placé leur enfant chez une femme de 60 ans, veuve depuis 13 ans. Lors du procès, 40 mères viennent réclamer leur enfant confié à cette recommanderesse. Finalement, celle-ci explique « en pleurant » qu'elle fait ce métier pour vivre, qu'elle ne tient pas de registre, ne sachant ni lire, ni écrire, mais que si on lui laisse le temps, « elle retrouvera tout dans sa tête ».

Autres exemples lamentables : * une femme de la campagne emporte six enfants dans une petite voiture ; elle s'endort aux environs d'Eyrieux : un enfant tombe et meurt écrasé par une roue du charriot. * Un meneur, qui en emportait sept, en perd un dans les environs de VIENNE « sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu ». * Un jour de foire, une vieille femme est assise auprès d'un feu. Elle a dans une balle, à ses côtés, trois enfants, nouveau-nés. Interrogée, elle répond ne pas savoir à qui elle les destine, mais compte trouver des nourrices à la foire ; on apprend qu'elle a placé un des enfants chez une fille de Saint Christo en Jarrez, âgée de 52 ans !

Ainsi le sort des enfants placés directement par leur parent ne nous paraît pas beaucoup plus enviable que celui des enfants de l'Hôtel Dieu.

Il est plus aisé comme nous l'avons noté, d'établir un bilan à partir des enfants de l'Hôtel Dieu. Ils sont tous, à quelques rares exceptions près, envoyés en nourrice à la campagne. Ces enfants sont âgés de 0 à 7 ans. Les plus jeunes sont placés pour être allaités, les plus âgés pour être pris en charge.

2. Les nourriciers

a) Sont de 3 types

Répondant aux différents besoins de l'âge des enfants, nous trouvons des nourrices « à lait » qui reçoivent des nourrissons, des « nourrices sèches », qui reçoivent des enfants plus âgés, mais aussi et surtout des nourriciers mixtes, prenant « en élevage » des enfants de tous âges.

+ à MEYRIAT, Etienne MORELLET et Claudine CORTET (laboureurs à CHARINAS LE HAUT) entre le 23 avril 1755 et le 5 septembre 1775 reçoivent 12 enfants de l'Hôtel Dieu ; 10 sont âgés de moins de 15 jours, l'un a 4 mois, l'autre 6.

+ à SAINT MARTIN EN HAUT, Jeanne CLAVEL veuve CHIPIER, ne reçoit que des enfants d'au moins un an (14 entre 1757 et 1764).

+ en revanche, dans le même village, Mathieu SANSON et Françoise BEAUD prennent 19 enfants en charge pendant la même période (1757-1764), parmi lesquels 7 ont moins de 6 mois, 5 moins de 1 mois. Cet exemple est intéressant à étudier, montrant comment s'intriquent pendant cette période les enfants propres du couple nourriciers et ceux de l'Hôtel Dieu (cf. tableau).

10 jours après la naissance de Claude, le couple reçoit un nouveau-né d'un jour, qui sera rendu à 7 ans,

– en janvier 58, on trouve au foyer 5 enfants en bas âge (entre 4 mois et 3 ans et 1/2)

– en janvier 59, 7 enfants (entre 16 mois et 5 ans)

– en janvier 60, 10 enfants (entre 6 mois et 6 ans et 1/2)

– en janvier 61, 10 enfants (entre 1 mois et 5 ans et 1/2)

– en janvier 62, 9 enfants (entre 10 mois et 6 ans et 1/2)

– en janvier 63, 8 enfants (entre 10 mois et 7 ans)

– en janvier 64, 7 enfants (entre 4 mois et 7 ans).

b) Les Nourrices font moins d'enfants

Dans le ménage SANSON, les accouchements sont espacés respectivement de 18, 21 et 30 mois ; et à ce propos, il nous a paru intéressant de faire une rapide étude de délai écoulé entre deux accouchements successifs de ces nourrices campagnardes. Leurs noms et lieu d'habitation, nous sont donnés par les registres de l'Hôtel Dieu, et leurs enfants sont notés dans les registres de l'Etat Civil.

L'étude a porté sur EMPURANY et SAINT MARTIN EN HAUT entre 1757 et 1764 ; soit 28 couples qui ont pendant cette période 68 enfants. La moyenne des délais écoulés entre deux accouchements successifs pour les 28 couples, est de **27,9 mois**. Tout en tenant compte du fait que certains accouchements, d'enfants morts-nés en particulier, n'apparaissent pas dans les registres d'Etat Civil, nous pouvons reconnaître là, le rôle partiellement contraceptif de l'allaitement.

c) Que font ces couples nourriciers ?

En ce qui concerne les nourriciers de l'Hôtel Dieu, il semble qu'ils soient tous ou à peu près des laboureurs. L'accueil des enfants, devient

**« Enfants propres du couple nourricier Mathieu SANSON et Françoise
BEAUD et enfants de l'Hôtel Dieu pris en charge »**

Nom des enfants	Date d'arrivée au foyer	Age d'arrivée	Destinée
Claude SANSON	05-08-1757	0	qui survit + 1 an
Jean CACHOT	15-08-1757	1 jour	rendu 1764
Angel CHEVALIER	19-08-1757	1 an	<i>décédé 1761</i>
Françoise CLEMENT	30-12-1757	2 ans 1/2	rendue 1763
Jeanne CLEMENT	30-12-1757	3 ans 1/2	rendue 1762
Claude SUSTEL	20-06-1758	3 ans	rendue 1762
Anne SUSTEL	20-06-1758	2 ans	<i>décédée 1758</i>
Antoine PICHON	21-09-1758	5 ans	rendu 1759
Jean B. BRAZIER	21-12-1758	4 ans 1/2	<i>décédé 1759</i>
Jean M. BRAZIER	21-12-1758	1 an 1/2	<i>décédé 1761</i>
Jean Benoît SANSON	28-02-1759	0	décédé 4-8-1759
Joseph BALTHARD	17-05-1759	6 ans 1/2	rendu 1760
Claude BALTHARD	17-05-1759	4 ans	<i>décédé 1761</i>
Jeanne NETON	15-08-1759	1 mois	rendue 1766
Thomas SANSON	16-11-1760	0	qui survit + 1 an
Eulalie MERLE	13-02-1761	2 jours	<i>décédée 1761</i>
Jean BRESSON	27-03-1761	15 mois	<i>décédé 1764</i>
Irénée PREVOT	26-11-1761	2 ans	<i>décédée 1762</i>
François DELORGE	17-02-1762	3 mois	<i>décédé 1765</i>
Mathias TREMALAY	26-08-1762	6 mois	<i>décédé 1765</i>
Jean Ant. SANSON	25-05-1763	0	qui survit + 1 an
Antilde CICERON	14-08-1763	2 jours	<i>décédé 1765</i>
François ROLLAND	28-03-1764	2 jours	<i>décédé 1765</i>

NB - Sont en gras les propres enfants du couple.

une activité d'appoint, et ces familles paysannes petit à petit ne peuvent plus s'en passer.

3. Provinces et villages d'accueil

Pendant presque toute la première moitié du XVIII^e siècle, les paroisses du Lyonnais, accueillent les enfants de l'Hôtel Dieu.

Quelques rares enfants restent à LYON dans les familles, d'autres encore plus exceptionnellement vont dans le Vivarais, ou en Dauphiné. Le plus grand nombre (98,7 % pour les années 1716-1717 selon M. GARDEN) est placé dans la généralité de LYON. Les villages concernés sont pour la plupart des villages pauvres ; et M. GARDEN distingue trois secteurs :

- les Monts du Lyonnais, où les enfants reçus sont ceux de l'Hôtel Dieu ;
- la périphérie de LYON, dans un rayon de 20 kilomètres environ, où les citoyens de la ville envoient de préférence leurs enfants ;
- le Forez enfin pour une moindre part.

Entre 1735 et 1740, du fait de l'accroissement des enfants assistés, les recteurs de l'Hôtel Dieu cherchent des débouchés plus lointains. Les nouvelles paroisses sont beaucoup plus éloignées de LYON ; dans le Vivarais, autour de LAMASTRE, aux confins du Bugey et de la Franche Comté. Plus on avance dans le siècle, plus les placements sont lointains et plus les résultats sont mauvais. Finalement des enfants iront en Bresse, Bugey, Dauphiné, Savoie, Franche Comté.

4. Choix des nourriciers et surveillance

Le choix des nourriciers ne semble pas obéir à des règles strictes, les couples en âge d'avoir des enfants reçoivent les nourrissons, les enfants plus âgés sont reçus par les veuves ou des couples plus âgés.

L'Hôtel Dieu charge un frère d'inspecter les villages pour payer les nourriciers, vérifier la situation des enfants, contrôler l'état sanitaire et retirer l'enfant si son état n'est pas satisfaisant. Les recteurs font eux mêmes une tournée d'inspection annuelle.



HÔPITAL
général de la
CHARITÉ.

N^o. 1258

Nota. Ceux qui ne pré-
féreront pas les Bénéfices à
Médecins les Recteurs aux
Directeurs Indignes de leur
dignité, seront privés de fix-
ter de gages.

Etiennele veillon fille aînée

en S. Marjau

Agée de 11 ans le 10. May 1773. Elle a été mariée le 22. Mars 1773 au sieur Jean-
a été remise à Etienne garnier & Antoine d'aller sa femme.
Paroisse de mairie amas de signes entrefait
avec les hardes ordinaires, sous le gage de douze livres.

par année, jusqu'à l'âge de dix ans, temps auquel les gages
cesseront, & sera fourni par la Maison audit Enfant, un habit HOTEL-DIEU.
neuf, deux chemises, une paire de souliers, deux paires de bas,
& un bonnet ou deux cornettes, pour servir à son entretien
jusqu'à l'âge de douze ans; & depuis cet âge jusqu'à celui de
quatorze, les pere & mere Nourriciers seront tenus de l'entretenir
à leurs frais, sans lui payer aucun gage.

A l'âge de quatorze ans l'Enfant sera retiré, ou s'il convient
de le laisser, il sera fait de nouvelles conventions. *après avoir été*

- 1^o. six mois avoir payé douze livres *à l'ordonne*
- 2^o. six mois avoir payé douze livres *à l'ordonne*
- 3^o. six mois avoir payé douze livres *à l'ordonne*
- 4^o. six mois avoir payé douze livres *à l'ordonne*
- 5^o. six mois avoir payé douze livres *à l'ordonne*
- 6^o. six mois avoir payé douze livres *à l'ordonne*

1769

L'on ne payera aux Nourriciers qu'en rapportant le Billa & le Certificat de M. le Curé.
Défenses très-expressees leur sont faites de remettre à d'autres les Enfants dont ils sont chargés, qu'au
consentement du Bureau.

Les Etienne garnier, veuf d'Etienne, & Antoine d'aller sa femme, qui ont été mariés le 22. Mars 1773 au sieur Jean-
a été remise à Etienne garnier & Antoine d'aller sa femme.

5. Devenir des enfants de l'Hôtel Dieu après 7 ans

A 7 ans, les enfants ne dépendent plus de l'Hôtel Dieu, mais de l'Hôpital de la Charité. Très souvent, celui-ci laisse aux anciens nourriciers la charge de l'enfant. Les gages sont très faibles jusqu'à 10 ans, puis nuls ensuite. Quelques rares enfants survivants finissent par s'établir dans le village qui les avait reçus. Mais ces mariages entre enfants de l'Hôtel Dieu et enfants locaux, sont très rares par rapport au grand nombre d'enfants qui y périssent (cf. l'exemple de destinée heureuse d'Etienne VERNON).

6. En dehors de l'Hôtel Dieu, qui envoie des enfants en nourrice ?

Nous ne pouvons nous faire une idée qu'à partir de ceux morts en nourrice (lorsque la profession des parents est notée sur l'acte de décès).

Toutes les professions sont concernées, comme en témoigne le tableau ci-dessous, reproduit à partir de l'ouvrage de M. GARDEN (T. XXII, p. 136 de « LYON et les Lyonnais au XVIII^e siècle »).

Répartition des enfants morts en Nourrices

Catégories socio-professionnelles	Pourcentage
Ouvriers en soie et fabricants	34,5
Textiles divers (ou annexes : teinturier)	5,2
Négociants et marchands	10,7
Bourgeois, nobles et professions libérales	5,7
Commerce de l'alimentation	7,5
Commerce du vin (cabaretiers-aubergistes)	2,8
Cordonniers et tailleurs	6,7
Métiers du bâtiment	6,1
Chapeliers	1,6
Journaliers, affaneurs et domestiques	2,4
Voituriers et transports	1,1
Artisans divers	15,7
TOTAL	100

7. Quelles sont les causes de décès des enfants en nourrice ?

Elles sont très difficiles à cerner. La majorité des décès est sans doute imputable à la mauvaise nourriture et au manque de soins.

Si nous avons connaissance des épidémies de variole signalée par RAST à SAINT GENIS LAVAL en 1751 et à SAINT CYR AU MONT D'OR en 1754 qui provoquèrent la mort d'un grand nombre d'enfants, nous manquons malheureusement de renseignements, pour les autres cas ; sans doute les diarrhées étaient-elles fréquentes et meurtrières.

B — LE BILAN DU PLACEMENT EN NOURRICE

On ne peut donner de taux de mortalité des enfants placés par leurs parents, faute de renseignement ; en revanche la mortalité des enfants placés par l'Hôtel Dieu en nourrice à la campagne est aisément calculable. Il varie selon la paroisse d'accueil, et selon l'âge des enfants au départ.

1. Selon un sondage de M. GARDEN, portant sur 1000 enfants placés en 1716 et 1717

61,5 % des enfants âgés de 1 à 2 jours à leur départ sont morts 6 ans et demi après.

Le chiffre est de 53,2 % de décès pour les enfants de moins d'1 mois, et de 55,8 % pour les enfants de plus d'1 an à leur départ.

Cette statistique porte sur le début du siècle, et les chiffres bien loin de s'améliorer, seront de plus en plus mauvais au cours des années.

2. Survie moyenne des « nourrissons » placés par l'Hôtel Dieu de LYON, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle

Nous avons cherché à déterminer une moyenne de survie à 1 an et à 7 ans des enfants placés par l'Hôtel Dieu de LYON, ne nous intéressant qu'aux enfants placés effectivement pour être allaités ; c'est-à-dire de moins de 7 mois d'âge.

Pour ce faire, nous avons choisi un échantillonnage dans le temps et dans l'espace.

Nous avons relevé tous les enfants de moins de 7 mois reçus et placés par l'Hôtel Dieu entre septembre 1784 et septembre 85, quel que soit le village concerné soit 115 nourrissons (lot A).

Nous avons également relevé les enfants de moins de 7 mois, placés à SAINT MARTIN EN HAUT et à EMPURANY entre 1757 et 1764 soit 91 nourrissons (lot B)

Résultats

Sur 115 nourrissons du lot A

69 survivent à 1 an

16 survivent à 7 ans

On perd la trace de 28 d'entre eux au delà d'un an.

Sur 91 nourrissons du lot B

53 survivent à un an

25 survivent à 7 ans

En définitive

Sur 206 nourrissons placés âgés de moins de 7 mois (c'est-à-dire placés assurément pour être allaités) 122 survivent à un an, soit **59,3 %**.

Sur 178 (soit 206 — 28) nourrissons placés dans les mêmes conditions, 41 seulement survivent à 7 ans, soit **23 %**.

3. Survie des nourrissons en fonction de « l'âge du lait » de la nourrice

Nous avons dans un premier temps sélectionné deux villages. L'un, EMPURANY (ou Empuragny) situé entre LAMASTRE et ARLEBOSC en VIVARAIS (ARDECHE) comptait 1200 à 1500 habitants vers 1750-1800, soit environ 300 feux ; dans leur très grande majorité, les enfants placés dans cette localité étaient des nourrissons de moins d'un an d'âge, à l'inverse du second village choisi.

Le second village est celui de SAINT MARTIN en HAUT, situé en LYONNAIS (RHONE) et qui comptait environ 1800 habitants soit à peu près 400 feux. SAINT MARTIN recevait une majorité d'enfants âgés de plus d'un an.

Puis ont été dénombrés les enfants placés par l'Hôtel Dieu dans les villages considérés entre 1757 et 1764 en limitant le décompte aux enfants âgés de moins de 7 mois puisque c'était l'âge limite de sevrage fixé par les autorités. Sur les registres (déjà cités) sont notés :

- Les noms* et prénoms des enfants
- La date de leur réception à l'Hôtel Dieu
- Leur âge à cette date
- La date de mise en nourrice
- Le nom de la nourrice et de son époux
- Leur lieu d'habitation
- Le devenir des enfants (très souvent).

Dans un troisième temps, nous nous sommes rendus dans les villages considérés où nous avons consulté les registres d'Etat Civil et relevé les dates de naissance de tous les enfants des nourrices concernées, entre 1754 et 1764.

Nous pouvions ainsi déterminer « l'âge de lait » des nourrices au moment où elles recevaient un nourrisson pour l'allaiter.

a) Le « matériel »

Nous avons reproduit dans les tableaux qui suivent les résultats de nos recherches (tableaux A et B).

— L'« âge du lait » de la nourrice représente évidemment le temps en mois écoulé entre la date du dernier accouchement de la nourrice et la date de prise en charge du nourrisson. Nous avons noté 0 lorsque l'âge du lait était inférieur à 1 mois.

— La survie de l'enfant est notée en jours lorsqu'elle n'a pas excédé 30 jours en mois, lorsqu'elle n'a pas excédé 12 mois, puis en années, en notant > 7 la survie des enfants qui ont dépassé cet âge, sans que cela ne présage de leur survie au-delà, ou de leur bonne santé (un nombre non négligeable d'entre eux devenait infirme).

* Lorsque l'enfant était abandonné et sans état-civil, les patronymes les plus variés et parfois les plus curieux, lui étaient attribués ; ici POLLUX succède à CASTOR ; là apparaît SEMIRAMIS...

Tableau A

SAINT MARTIN EN HAUT

« Age du lait » de la nourrice en mois	Survie de l'enfant		
	Jours	Mois	Années
13	6	—	—
5	—	3	—
12	—	—	> 7
16	—	7	—
2	—	—	1
13	—	—	2 1/2
21	—	10	—
6	—	—	> 7
21	—	—	1 1/2
1	—	—	2 1/2
13	10	—	—
5	—	—	2
3	—	—	> 7
2	—	1	—
4	—	—	> 7
20	—	—	5 1/2
11	—	1	—
18	—	—	> 7
0	—	—	2
5	—	—	> 7
8	—	1 1/2	—
31	—	—	> 7
10	—	—	2
8	6	—	—
0	—	—	> 7
7	—	8	—
23	—	9	—
30	—	—	> 7
45	—	—	> 7
28	—	1	—
0	—	—	> 7
9	—	4	—
11	—	—	1
26	—	—	1 1/2
16	—	—	2
37	20	—	—
7	6	—	—
26	—	—	4

Tableau A (suite)

« Age du lait » de la nourrice en mois	Survie de l'enfant		
	Jours	Mois	Années
8	—	—	> 7
29	—	—	2 1/2
10	—	1	—
22	1	—	—
15	10	—	—
9	—	1	—
0	—	—	> 7
6	—	—	> 7
3	—	5	—
3	—	—	2 1/2
10	—	—	1 1/2

Tableau B

EMPURANY

« Age du lait » de la nourrice en mois	Survie de l'enfant		
	Jours	Mois	Années
12	—	—	> 7
14	15	—	—
15	—	2	—
20	10	—	—
enceinte	—	—	1 1/2
3	—	—	1 1/2
15	—	—	2 1/2
6	10	—	—
7	—	—	1 1/2
12	—	6	—
14	—	—	1
enceinte	—	3	—
3	—	3 1/2	—
6	—	—	> 7
16	—	—	> 7
35	6	—	—
3	—	—	> 7
14	20	—	—
31	—	—	> 7
4	—	—	> 7
7	—	—	1
20	—	2	—
20	21	—	—
24	—	—	> 7
26	—	—	6
27	—	—	3
13	—	—	> 7
enceinte	—	5	—
10	8	—	—
34	—	—	> 7
24	—	—	1
36	—	7	—
38	—	8	—
39	—	7	—
11	—	—	1
37	—	—	> 7
4	—	—	> 7
9	—	—	1
24	21	—	—
35	—	1	—
18	—	—	1 1/2
24	—	—	1

— **A Saint Martin en Haut** notre étude porte sur 49 nourrissons et nourrices.

- . l'âge moyen du lait des nourrices est de 12,8 mois
- . 29 nourrissons survivent à 1 an
- . 14 survivent à 7 ans (28,5 %).

Il est intéressant de comparer ce chiffre de 28,5 %, à peine meilleur que celui déterminé dans notre première enquête (23 %) avec les 67,6 % de survie à 7 ans à Saint Martin sans tenir compte de l'âge des enfants au moment de leur placement (cf. M. GARDEN).

— **A Empurany** 42 enfants et nourrices sont concernés.

. nous constatons avec surprise que 3 des 42 nourrices sont enceintes de plusieurs mois au moment où elles prennent en charge un enfant pour « l'allaiter » ! Envisageons rapidement le sort des 3 infortunés nouveau-nés.

Jeanne BUCHE, prise en charge le 18 mai 1759 (âgée de 3 jours) par Etienne COTE et Marie Anne AVOYE, alors que Marie Anne accouchera le 21 juin 1759, ne survivra que 3 mois.

Pierrette BRUNIER, prise en charge le 31 mai 1759 (âgée de 3 jours) par Jacques DUCLOS et Marie Anne GUILOT qui n'accouchera que le 7 juin 1759, ne survivra que 5 mois.

Jeanne GIRAUD, prise en charge le 26 juillet 1760, (âgée de 1 jour) par N. BOUCHET et Marguerite OLLAGNON (enceinte de 4 ou 5 mois) décèdera le 10 avril 1762.

- . « l'âge moyen de lait des nourrices » est de 18,2 mois
- . 24 nourrissons survivent à un an
- . 11 survivent à 7 ans, soit 26,2 %.

b) Les résultats

. Nous avons reporté dans le tableau C l'ensemble des résultats obtenus.

Par exemple la 4e colonne horizontale se lit ainsi : prise en charge par une nourrice dont le dernier accouchement remontait à 10, 11 ou 12 mois en arrière, 2 nourrissons de St Martin, et 2 nourrissons d'Empurany n'ont pas survécu plus d'1 an ; 3 nourrissons de St Martin et 1 d'Empurany sont morts entre 1 et 7 ans ; 1 nourrisson de St Martin et 1 d'Empurany ont vécu plus de 7 ans.

. Enfin dans le tableau D est reporté le pourcentage d'enfants vivants à 1 an et à 7 ans, en fonction de « l'âge du lait » de la nourrice au moment de leur prise en charge.

Tableau C

« Survie du nourrisson en fonction de l'âge du lait
de la nourrice au moment de sa prise en charge »

Age du lait	Survie					
	Inférieur à 1 an		Entre 1 et 7 ans		Supérieur à 7 ans	
	St Martin	Empu- rany	St Martin	Empu- rany	St Martin	Empu- rany
0 à 3 mois	2	1	4	1	4	1
4 à 6 mois	1	1	1	—	4	3
7 à 9 mois	6	—	—	3	1	—
10 à 12 mois	2	2	3	1	1	1
13 à 15 mois	3	3	1	2	—	1
16 à 18 mois	1	—	1	1	1	1
19 à 30 mois	4	4	5	4	1	1
Au delà de 31 mois	1	5	—	—	2	3

Tableau D

**Pourcentage de survie à 1 et 7 ans des nourrissons
en fonction du lait de leur nourrice, au moment de leur prise en charge
(St Martin et Empurany groupés)**

Age du lait	Nombre total d'enfants concernés	Pourcentage d'enfants vivants à 1 an	Pourcentage d'enfants vivants à 7 ans
0 à 3 mois	13	76,9 %	38,4 %
4 à 6 mois	10	80 %	70 %
7 à 9 mois	10	40 %	10 %
10 à 12 mois	10	60 %	20 %
13 à 15 mois	10	40 %	10 %
16 à 18 mois	5	80 %	40 %
19 à 30 mois	19	12,5 %	10,5 %
Au delà de 31 mois	11	45,4 %	45,4 %

Compte tenu de l'échantillonnage finalement restreint (nous sommes partis d'une population relativement importante, dont nous avons éliminé tous les enfants de plus de 7 mois ; tout ceux dont la destinée ne nous a pas paru connue avec certitude, tous les cas où les registres d'état-civil pêchaient parce que incomplets ou perdus...) nous ne pouvons déduire que des tendances.

Les résultats discordants obtenus pour des « laits vieux de plus de 15 mois » peuvent s'expliquer probablement, par le fait que certains accouchements des nourrices n'ont pas été retrouvés dans les registres d'état-civil ; feuille arrachée, accouchement dans une autre paroisse ? ..., et par de trop faibles échantillonnages.

c) Discussion

Cependant le délai de 6 mois écoulé depuis le dernier accouchement de la nourrice nous paraît avoir une importance capitale pour les chances de survie des nourrissons, et nous amène à une discussion centrée sur ces 6 mois.

Nous avons résumé dans le tableau ci-dessous les résultats :

Age du lait	Nbre d'enfants concernés dans notre étude	Survie à 1 an	Survie à 7 ans
Inférieur à 6 mois	23	18	12
Supérieur à 6 mois	65	34	13

— Base de discussion

1) Comme nous le verrons à la fin de ce chapitre grâce à l'expérience d'une œuvre de bienfaisance en faveur des mères nourrices, nous pouvons chiffrer à plus de 80 % les chances de survie à 1 an des enfants allaités par leur propre mère.

2) Quel que soit « l'âge du lait », dans notre statistique personnelle en excluant les 3 cas de femmes enceinte) les chances des « nourrissons » placés chez des nourrices, sont de 56 % à 1 an et 28 % à 7 ans.

— Discussion des survies supérieures à 1 an

Lorsque l'accouchement de la nourrice date de moins de 6 mois, au moment de la prise en charge, sur 23 nourrissons 18 survivent soit 78,3 %.

Ce chiffre est comparable aux chances de survie des nourrissons allaités par leur propre mère.

En revanche lorsque la prise en charge a lieu plus de 6 mois après l'accouchement, 34 nourrissons seulement sur 65 survivent, soit 52,3 %.

— Discussion des survies supérieures à 7 ans

Nous ne disposons malheureusement pas de statistiques de références par rapport aux nourrissons allaités pendant un an par leur mère, comme pour le cas précédent.

Cependant il apparaît nettement que les nourrissons pris en charge par des femmes dont le dernier accouchement datait de mois de 6 mois, sont très avantagés.

En effet, sur 23 enfants concernés 12 survivent à 7 ans, soit plus de 50 %. Alors que sur les 65 nourrissons pris en charge plus de 6 mois après l'accouchement de la nourrice, 13 seulement survivent à cet âge soit 20 %.

Il est permis de se demander si les enfants pris en charge dans un délai inférieur à 6 mois après l'accouchement, n'ont pas des chances de survie comparables à celles des enfants allaités par leur propre mère.

Ce délai fatidique de 6 mois, nous paraît avoir eu beaucoup d'importance, et avoir dominé la destinée des nourrissons étudiés.

4. Résultats d'enquêtes faites en d'autres lieux

A ROUEN, J.P. BARDET a fait une étude très intéressante sur la qualité des nourrices au XVIII^e siècle, et insiste sur la différence qui oppose les nourrices des enfants de la ville et celles des enfants abandonnés.

Notamment, il fait apparaître une relation très évidente entre le nombre de nourrissons pris en charge par la nourrice dans l'année 1789 et la survie à 1 an de ces enfants.

Nourrices recueillant en 1 an	1 bébé	2	3	4	5	6 à 10	10
Nombre de cas	73	37	16	10	8	10	8
Survivant à 1 an	22 %	19 %	9 %	8 %	5 %	6 %	5 %

L'accueil d'un unique nourrisson annuel, apparaît nettement comme la meilleure formule (parce qu'il permet en fait un authentique allaitement au sein). Il existe ainsi de grandes différences entre :

- Les nourrices des enfants de la ville,
qui reçoivent un seul nourrisson par an
allaitent au sein
ont des contacts fréquents avec la mère naturelle
prodiguent des soins attentifs.
- Et les nourrices des enfants abandonnés
qui reçoivent jusqu'à 20 enfants dans l'année
qu'elles gavent de laits trop lourds, de bouillies épaisses
et qui utilisent de médiocres biberons mal nettoyés dont les
fonds fermentés provoquent de fatales diarrhées.

D'autres études ont été faites, en particulier à THOISSEY, par A. BIDEAU et en BAUVAISIS par J. GANIAGE, et conduisent aux mêmes conclusions.

— En BAUVAISIS et, dans les paroisses alentour de THOISSEY, l'allaitement des nourrissons parisiens et de THOISSEY est une ressource d'appoint.

— « La mise en nourrice est une clé de la très forte fécondité des femmes de THOISSEY » écrit A. BIDEAU.

— Là encore, la mortalité est considérable et comparable.

Citons enfin les travaux de A. CHAMOUX à REIMS, qui distingue trois sortes de nourrissons :

— « Les nourrissons-bis » qui représentent pour la nourrice un deuxième appétit.

— « Les nourrissons rallonges » qui prennent la suite d'un frère de lait.

— Enfin les « rallonges de bis » ou les « rallonges de rallonges ».

Souvent l'un des enfants profite au détriment de l'autre, mais pas forcément celui de la nourrice. Il s'agit parfois de l'enfant bis. Les « bis » seraient mêmes les plus favorisés pour A. CHAMOUX.

Triste destin que celui de l'enfant en nourrice ?

C — A LA FIN DU SIECLE, APRES UNE LENTE ÉVOLUTION DES IDÉES, APPARAÎT L'ÉBAUCHE D'UNE ORGANISATION

1. L'évolution des idées

C'est d'abord dans les milieux cultivés que se fait sentir cette transformation des mentalités, et tout particulièrement à l'Académie de LYON, puisque l'Abbé LACROIX dans ses « **considérations sur la nécrologie** » (séance de l'Académie du 19 avril 1768) conclut son tableau statistique : « ... Mais l'envoi des enfants en Nourrice, hors de la ville, où il en périt un grand nombre ne nous permet pas d'exactitude à cet égard ». En effet bien souvent la disparition d'un nourrisson placé chez une nourrice n'apparaît pas dans les registres du village.

Il faut également citer d'autres académiciens tels le Lieutenant Général de Police PROST de ROYER, le Procureur du Roi BLOUD, et les médecins PESTALOZZI et RAST de MAUPAS, qui sont parmi les premiers à s'inquiéter du sort funeste réservé aux enfants placés et à trouver naturellement une solution, dans l'allaitement maternel.

C'est chez ROUSSEAU, dans « L'EMILE » que les académiciens puisent l'idée de la supériorité de l'allaitement naturel et maternel et celle de la relation nécessaire mère-enfant. « Point de mère, point d'enfant. Entre eux, les devoirs sont réciproques ; et s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mère avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude et les soins, elle s'éteint dans les premières années et le cœur meurt pour ainsi dire avant que de naître ».

2. Le bureau des nourrices de LYON

En 1777, le Procureur du Roi Christophe de LA ROCHETTE demande l'installation d'un bureau des nourrices à LYON.

En 1779, un ancien Trésorier du Bureau des Nourrices de PARIS nommé COCHIUS, ouvre à LYON, place Louis le Grand, un bureau de placement pour les nourrices Lyonnaises. Il est le premier bureau officiel ouvert à Lyon et bénéficiera des lettres patentes du Roi, ci-dessous exposées.

« LETTRES PATENTES DU ROI
PORTANT ETABLISSEMENT D'UN BUREAU DES NOURRICES
A LYON
DONNEES A VERSAILLES AU MOIS DE MAI 1780
REGISTREES AU PARLEMENT LE 22 AOUT 1780

... établir à LYON un bureau des nourrices pareil à ceux de PARIS, de VERSAILLES et de SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Article I

Il sera établi dans la ville de LYON un bureau général de location de nourrices et d'assurance de leurs salaires...

Ce bureau sera dirigé sous l'inspection, les ordres et la juridiction du Prévôt des Marchands et Echevins de la dite ville, ou de l'officier par eux préposé à l'exercice de la place du Lieutenant de Police. L'administration en sera confiée à un directeur...

(L'article II précise les conditions de logement des nourrices).

Article III

Les meneurs ou meneuses ... seront porteurs de registres contenant quatre colonnes ; dans la première ils inscriront ou feront inscrire les mois qu'ils toucheront pour les Nourrices ; dans la seconde il feront note des ordres des pères et mères, dans la troisième, ils feront mention des sommes qu'ils payeront aux Nourrices, lesquels paiements ils ne pourront faire qu'en présence du Curé, Vicaires ou Defservants ; dans la quatrième ils feront note de l'état des enfants, et des demandes des nourrices. »

(suivent six autres articles précisant les conditions de rétribution des meneurs par les pères et mères).

... Donné à VERSAILLES au mois de Mai, l'an de grâce mille sept cent quatre vingt, de notre règne le sixième.

Signé, Louis

et plus bas, Par le Roi, BERTIN

Ainsi des « Meneurs » de nourrices, (qui doivent savoir lire et écrire pour tenir registre des nourrices et des enfants) se partagent les environs de LYON, chacun explorant une quinzaine de Paroisses et devant recruter deux ou trois cents nourrices. Ces meneurs et un inspecteur doivent faire des tournées d'inspection dans les villages pour contrôler les soins donnés aux enfants.

Les conditions de surveillance des nourrices seront les suivantes :

— soumises à trois visites médicales successives, ne sont retenues que celles pouvant justifier d'un certificat de « bonnes vies et mœurs ». L'allaitement doit durer au moins 6 mois, mais les chirurgiens admettent qu'« une bonne nourrice peut (tout au plus) allaiter trois enfants l'un après l'autre) sans renouveler son lait ».

Plusieurs ordonnances de Police précisent les conditions de fonctionnement du bureau, telle celle reproduite ci-contre.

1781.



DE PAR LE ROI,
 MESSIEURS
 LES PRÉVÔT DES MARCHANDS,
 ET ECHEVINS,
 ET M. LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE.

LE premier Mars 1781, on ouvrira le Bureau général des Nourrices, que le Monarque bienfaisant, qui étend ses soins paternels sur toutes les classes de ses Sujets, a créé dans la ville de Lyon, par ses Lettres Patentes du mois de Mai 1780, enrégistrées au Parlement le 22 Août suivant.

Les Citoyens riches, aisés, pauvres, trouveront également dans ce Bureau de bonnes Nourrices. Ceux à qui la fortune permettra de suivre les mouvements de leur cœur pour la première éducation de leurs enfants, pourront s'y adresser pour avoir des Nourrices aux environs de la Ville, & même dans les endroits qu'ils indiqueront.

Les Ouvriers, les Manufacturiers, cette portion de Citoyens si précieuse, trop occupés de leurs travaux pour aller chercher au loin une Nourrice à meilleur marché, ne seront plus obligés de prendre sans examen les premières Payfanes qu'ils trouveront, sans s'enquérir de leurs noms, de leurs demeures, de l'âge de leur lait, sans savoir même si elles en ont; ils ne seront plus obligés de s'adresser à ces Messageres trouvées dans les marchés, espèce d'entremetteuses sans nom, sans domicile, que les Déclarations du Roi, Réglements & Ordonnances rappelés dans les Lettres Patentes, prohibent expressément; qui assistent au baptême pour en avoir les étrennes; qui emportent plusieurs enfants de

(2)

la ville sans leur extrait baptistère , sans tenir aucun registre , de maniere qu'ils sont facilement changés ; qui les remettent souvent à des Nourrices enceintes , ou qui ont un lait de deux , trois , quatre ans , à de vieilles femmes ou à des vagabondes sans mari , qui , faisant de l'allaitement un trafic infame , prennent plusieurs nourrissons à la fois , les font végéter avec du lait de vache ou de chevre , souvent même avec une nourriture bien plus mal-saine pour des enfans , & font périr misérablement la plupart de ces infortunés , ou les rendent infirmes ou estropiés à leurs parents , pour traîner une vie à charge & languissante.

Ces Ouvriers & Manufacturiers trouveront en tout temps dans ce Bureau des Nourrices qui s'y présenteront avec confiance , parce qu'elles seront assurées de leur paiement , & qui , à raison de l'éloignement , demanderont des gages moins considérables.

Conformément à l'article III des Lettres Patentes , il y a des Meneurs établis pour conduire les Nourrices au Bureau , & transporter les enfans dans des voitures ou des paniers également propres à les mettre à l'abri des injures de l'air & de la rigueur des saisons. Ce sont des gens connus & solvables , de la gestion desquels l'Etablissement est garant : ils se rendront tous les mois à Lyon pour donner aux peres & meres des nouvelles de leurs enfans , pour recevoir les mois de nourriture dus aux Nourrices , & pour porter & rapporter les paquets selon les ordres qu'ils recevront.

Ces Meneurs auront des registres portatifs contenant quatre colonnes divisées par cases.

Dans la premiere de ces colonnes les peres & meres écriront ou feront écrire , en leur présence , les mois qu'ils paieront , & ils signeront leur paiement , ce qui leur tiendra lieu de quittance.

La seconde sera pour les ordres que les peres & meres auront à donner aux Meneurs & aux Nourrices.

Dans la troisieme les Meneurs feront mention des paiements qu'ils feront aux Nourrices , lesquels paiements ils seront tenus de faire certifier & signer par MM. les Curés, Vicaires ou Desservans des Paroisses desdites Nourrices.

Et dans la quatrieme les Meneurs feront note du jour qu'ils auront vu les enfans , ainsi que de l'état dans lequel ils les auront trouvés , & des demandes que les Nourrices leur auront faites.

(3)

Dans le cas où les peres & meres auroient été absents lorsque les Meneurs se feroient transportés chez eux, ils pourront venir au Bureau payer les mois dus aux Nourrices, & y former les demandes qu'ils auront à faire, soit pour se procurer des nouvelles de leurs enfants, soit pour en demander le retour, &c. . . .

La Recette sera ouverte tous les jours depuis huit heures du matin jusqu'à midi, & depuis trois heures de relevée jusqu'à six heures du soir, excepté les Dimanches & Fêtes, où le Bureau ne tiendra que le matin jusqu'à midi.

Toutes les Nourrices seront reçues sur des certificats de MM. les Curés de leurs paroisses ; mais elles ne seront pourvues de Nourrissons qu'après que le Médecin, attaché à l'Etablissement, se sera assuré si elles ont les qualités physiques requises pour remplir les devoirs de leur état.

Cette visite se fera tous les jours à onze heures du matin.

Le Bureau est situé place de Louis-le-Grand.

Il sera ouvert pour la location des Nourrices depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir.

Les personnes qui désireront de plus amples éclaircissements sur cette partie d'Administration, pourront s'adresser au *Directeur du Bureau*.

Il est à noter que les autorités sont parfaitement au courant des conditions déplorables dans lesquelles sont pris en charge les enfants, les nourrices enceintes, celles dont le dernier accouchement date de 4 ans ; et ces autorités savent bien que leur lait, si elles en ont encore, n'a depuis longtemps plus aucune valeur nutritive.

D'autres ordonnances complètent la première, précisant les devoirs des nourrices et le choix des « meneurs ». Des certificats doivent être présentés par ces derniers pour être admis à exercer, et sont du type suivant :

« Nous soussignés, Curé et principaux habitants de la paroisse de
Diocèse de Election du poste de distante de
LYON de lieues, certifions que le nommé est habitant
de, notre dite paroisse ; qu'il professe la religion Catholique,
Apostolique et Romaine ; qu'il est de bonnes mœurs ; qu'il possède en
biens fonds, exempts de toutes dettes, la somme de et qu'il est
suffisamment instruit pour exercer la commission de meneur de Nour-
rices.

A le »

Il appartenait aux curés des Paroisses, de faire la demande d'1 commission de meneurs, de proposer un de leurs paroissiens au Lieutenant Général de Police.

Nous insistons plus particulièrement sur l'ordonnance suivante, plus médicale, et intéressante quant aux conceptions de l'allaitement à l'époque.

Intitulée « Instructions utiles à Messieurs les Curés, vicaires, desservants des villes, Bourgs et paroisses où il y a ou aura par la suite des nourrissons de LYON, ainsi qu'aux meneurs, meneuses des dits nourrissons », elle ne comporte pas moins d'une vingtaine d'article.

Dans le premier article, il est écrit que la nourrice candidate, doit fournir un extrait baptistère de son plus jeune enfant et un certificat rédigé par le Prêtre de sa Paroisse précisant outre les qualités de bonne catholique et bonnes mœurs de la candidate :

— que l'enfant concerné par l'extrait baptistère est vivant, sevré ou mort le

— qu'elle n'a point de nourrisson à charge, ou un de tel âge, avec permission des parents pour le sevrer

— qu'elle a un berceau et un garde feu pour l'enfant qui lui sera confié.

Dans le second article, il est précisé que son enfant doit être sevré et âgé d'au moins 7 mois, à moins qu'elle ne l'ait confié à une autre nourrice. Cet article stipule également que le dernier accouchement ne doit pas dater de plus de 2 ans.

Le septième article prévoit le cas où la nourrice deviendrait enceinte pendant le temps d'allaitement de son nourrisson. Elle doit le signaler au Curé de la paroisse et aux meneurs, dans le deuxième mois de sa grossesse pour que l'enfant soit confié à une autre nourrice.

Les autres articles sont de moindre intérêt pour notre étude.

Ainsi :

— après 7 mois l'enfant est sevrable et la nourrice peut allaiter correctement un nouveau nourrisson. 14 mois est donc une durée d'allaitement ne posant pas de problème qualitatif ou quantitatif, théorique.

— Par contre, après 2 ans, la nourrice ne peut plus se voir confier d'enfants à allaiter.

— Enfin le nourrisson ne doit pas être allaité par une nourrice enceinte.

En fait, jamais plus de 800 nourrices ne s'inscrivirent au bureau, alors qu'il en aurait fallu 3000 pour apporter une solution aux difficultés.

Après 1783, d'autres bureaux existèrent, le dernier en 1789 place du Change.

3. Les organismes de bienfaisance

Ces instituts se donnent pour mission de favoriser, et promouvoir l'allaitement maternel naturel ; et dans un extrait du « **Journal de PARIS** » en date du 15 août 1784 est ouverte une souscription pour un « Institut de bienfaisance en faveur des pauvres mères nourrices » à LYON.

Cet Institut fonctionna jusqu'à la révolution et adopta entre 1785 et 1788 :

— 486 mères qu'il a secourues de 9 livres par mois à la condition d'allaiter leurs enfants pendant un an

— 11 mères ont cessé d'allaiter pour différentes causes ; le « secours » leur a été retiré

— 76 enfants sont morts pendant la première année.

Il en résulte que 399 enfants au moins (les grossesses multiples étaient infiniment moins nombreuses qu'à notre époque des inducteurs d'ovulation !) ont atteint un an, soit 5 enfants sur 6, ce qui est un grand succès pour l'époque (84 %).

4. Les « affiches de la période révolutionnaire »

Elles méritent enfin de retenir notre attention, pour leur pittoresque, mais aussi parce qu'elles reflètent les problèmes posés aux autorités de LYON pendant la période révolutionnaire, par le grand nombre d'enfants orphelins ou abandonnés.

« LA MUNICIPALITÉ DE COMMUNE AFFRANCHIE AUX CITOYENNES DES CAMPAGNES, ET A CELLE DE LA MEME COMMUNE

Citoyennes,

Un grand nombre d'enfants, dans la maison de secours orphelins de cette commune, sont exposés à perdre leur vie aussitôt qu'ils l'ont reçue, faute de nourriture. Ces petits infortunés, privés, dès l'instant où ils voient le jour, de leurs pères et mères, sont les enfants du malheur et deviennent ceux de la Patrie ; c'est elle qui les adopte et en prend soin ; c'est elle qui vous appelle, vous toutes, bonnes citoyennes et habitantes des campagnes qui êtes propres à nourrir ; l'humanité vous fait un devoir de leur offrir un lait vivifiant et nécessaire à leur existence.

Les magistrats du peuple, chargés de veiller à leur conservation, viennent d'autoriser les administrateurs de la maison de secours, à donner 150 livres de gages à celles qui s'en chargeront. Ils réclament votre secours ; venez, accourez remplir les fonctions si respectables, de nourrices des orphelins. En acquittant bien ce devoir, vous aurez mérité la reconnaissance de ces enfants, qui, devenus un jour pères et mères, illustreront peut-être leur pays par de grandes vertus et celle de vos concitoyens ; et vous aurez rendu hommage par cette belle action, à la nature, et à l'être suprême qui vous bénira et vous fera prospérer.

Pour la Municipalité, le onze thermidor, l'an deux de la République une et indivisible.

Signé RICOU, Secrétaire Greffier »

Ces quelques ordonnances et les cris d'alarmes cités, auront bien peu d'effets, et il faudra attendre les nouveaux abus du XIX^e siècle avec l'« Industrie des nourrices » selon Pascal DIBIE pour que soit promulguée la « loi ROUPMEL » du 23 décembre 1874, concernant la protection des enfants du premier âge et des nourrices.

CONCLUSIONS

La fréquence du placement des enfants en nourrice est très grande au XVIII^e siècle. Tous les enfants recueillis par les hôpitaux sont envoyés à la campagne chez des parents nourriciers. Mais le pourcentage d'enfants de la ville placés directement par leurs parents est impossible à déterminer avec précision. Il est probablement assez important et concerne absolument toutes les catégories socio-professionnelles pour des raisons diverses, mais surtout financières.

Dans la région Lyonnaise au moins, le placement en nourrice pendant presque tout le XVIII^e siècle souffre d'un manque d'organisation et de réglementation, d'où ses résultats déplorables.

L'ébauche d'une organisation apparaît à la fin du siècle, avec l'ouverture d'un bureau de placement des nourrices, mais les résultats obtenus paraissent bien minces. Le mérite des lettres patentes et ordonnances diverses le concernant, est au moins de préciser quelques conditions nécessaires à un bon allaitement.

Il doit durer au minimum 6 mois mais il est souhaitable de le prolonger au delà d'1 an. En tout cas, une bonne nourrice ne peut allaiter successivement plus de trois enfants. Son lait est insuffisant passé 2 ans après son dernier accouchement.

D'après notre étude, les chances de survie des nourrissons étaient maximum, lorsque le dernier accouchement de la nourrice datait de moins de 6 mois au moment de la prise en charge.

A côté de l'allaitement au sein, qu'il fut maternel ou par une nourrice, d'autres modalités d'allaitement étaient fréquemment utilisées au XVIII^e siècle, et presque sûrement par certaines nourrices en manque de lait. Lait de vache, de chèvre ou d'ânesse, donné au biberon, il importait qu'il soit coupé d'eau sucré et associé à un laxatif pour purger l'enfant du méconium, les deux ou trois premiers jours, à moins de ne le nourrir les trois jours, que de bon vin mêlé d'eau sucrée. Les bouillies et panades ne devaient pas être administrées avant trois mois.

Les résultats des pratiques de placement en nourrice au XVIII^e siècle sont catastrophiques. Un nourrisson sur deux placés en nourrice, n'atteint pas un an d'âge, alors que plus de 80 % semble-t-il des enfants

allaités par leur mère à la même époque sont vivants à un an. A 7 ans, dans notre statistique nous ne retrouvons vivants que 23 % des enfants.

Enfin, pour terminer, insistons sur l'incidence démographique certaine, des pratiques de nourrisage au XVIII^e siècle, d'une part, à cause de l'effroyable mortalité des enfants placés, mais aussi du fait du rythme de conception moindre des nourrices par rapport aux femmes des villes, imputable à l'effet partiellement contraceptif de l'allaitement.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

I — SOURCES MANUSCRITES

A — Archives municipales de LYON

Série FF : Justice et Police

— Jugements de police concernant les nourrices (1775-1781)

B — Archives de l'Hôtel Dieu

E.H.D. : Compte des enfants, envoyés en nourrice (1704-1783)

G 1 à 27 : Journal de Réception des enfants exposés et abandonnés (1694-1783).

C — Registres d'Etat Civil

De SAINT MARTIN EN HAUT
et EMPURANY

II — SOURCES IMPRIMÉES

A — Archives municipales de LYON

* Catalogue COSTE n° 6522, 6670 et de 8660 à 8669

- . Jugements de Police qui condamnent à différentes peines trois mauvaises nourrices, 27 avril 1777, in-4°.
- . Lettres patentes portant établissement d'un bureau des nourrices à LYON, mai 1780, in-4°.
- . Instruction pour la nomination et réception des meneurs de nourrices au bureau de LYON, 1er mars 1781, in 4°.

IV

- . Ordonnance de Police concernant l'ouverture du bureau général des nourrices, 1er mars 1781.
- . Instructions utiles à MM. les curés, vicaires ou desservants des villes, bourgs et paroisses où il y a ou aura par la suite des nourrissons de LYON, ainsi qu'aux meneurs et meneuses des dits nourrissons. LYON, A. De La ROCHE, 1781, in 4°, 12 p.
- . Etat de recette de de dépense de l'Institut de bienfaisance pour les mères nourrices : année 1785. LYON, 1786, in 4° (idem pour les années 1786 et 1787).
- . Ordonnance de Police portant défenses à toutes les personnes, notamment aux logeurs, aubergistes, etc..., de s'immiscer à procurer des nourrices aux nourrissons, et établissement d'un bureau général d'indication de nourrices, 30 mars 1789. LYON 1789, in 4, 16 p.
- . Institut de bienfaisance maternelle. LYON, 23 mars 1790.

* COSTE, 11 442 à 11 510

En particulier

- . Lettres patentes du roi, en forme de déclaration, portant règlement pour le Collège Royal de chirurgie de la ville de LYON. Données à VERSAILLES, le 6 juillet 1775. PARIS, SIMON, 1775, in 4°, 51 p.
- . Etablissement pour l'instruction gratuite des sages-femmes de la campagne par M. de FLESSELLES, Intendant de la généralité de LYON. LYON, 1777, in 8°, 8 p.

B — Bibliographie

1. Ouvrages anciens

- 1694 MAURICEAU F.
Traité des maladies des femmes grosses, et de celles qui sont accouchées.
4e éd., à PARIS, chez Laurent d'HOURY.
- 1708 HECQUET Ph.
De l'indécence pour les hommes d'accoucher les femmes...
Libr. J. ETIENNE.

- 1729 DE LA MOTTE
Traité complet des accouchements, naturels, non naturels et contre nature.
Nlle Edition, à LEIDEN, chez Jean Arnold, LANGERAK.
- 1739 DEVENTER (H. de)
Observations importantes sur le manuel des accouchements, traduit du latin par Jacques Jean BRUIER d'ABLAINCOURT.
A PARIS, chez Guillaume CAVELIER.
- 1759 PUZOS
Traité des accouchements.
PARIS, impr. Le Prieur.
- 1762 ROUSSEAU J.J.
Emile ou de l'éducation.
- 1765 ROEDERER J.G.
Eléments de l'Art des accouchements.
Chez DIDOT le Jeune.
- 1770 LEVRET
Observations sur les causes et les accidents de plusieurs accouchements laborieux.
Chez DIDOT Le Jeune.
- 1774 DINOUART (abbé)
Abrégé de l'Embryologie sacrée.
PARIS, NYON 1774.
- 1775 LE REBOURS Me
Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfants.
A PARIS chez F. DIDOT Le Jeune.
- 1778 PROST de ROYER A.F.
Mémoire sur la conservation des enfants.
LYON, Aimé DELAROCHE.
- 1779 LE BOURSIER DU COUDRAY Me
Abrégé de l'Art des Accouchements.
Libr. Bouchart.
- 1785 RAST DE MAUPAS (et COLOMB)
Instructions pour les mères nourrices.
CAEN, 1785.

1789 BAUDELOCQUE

L'Art des accouchements.

Chez MEQUIGNON L'Ainé.

An 10 DENMAN Th.

Introduction à la pratique des accouchements, traduit de l'Anglais par KLUYSKENS.

Impr. STEVEN.

1812 BAUDELOCQUE

Principes sur l'Art des accouchements par demande et réponse...

Chez MEQUIGNON L'Ainé.

2. Ouvrages modernes

— ARIES Ph.

L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime.

PARIS, Plon, 1960.

— ARMENGAUD

La famille et l'enfant, en FRANCE et en ANGLETERRE du XVI^e au XVIII^e siècle.

Regard sur l'histoire - SEDES.

— BIRABEN J.N.

Le médecin et l'enfant au XVIII^e siècle. Aperçu sur la pédiatrie au XVIII^e siècle.

Annales de démographie historique - 1793 ; 215-223.

— DEVRAIGNE L.

L'obstétrique à travers les âges.

PARIS, 1939.

— DUMONT M. et MOREL P.

Histoire de l'obstétrique et de la gynécologie.

LYON, SIMEP - Editions, 1968.

— FLANDRIN J.L.

Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société.

Collection Hachette - familles.

— GARDEN M.

LYON et les Lyonnais au XVIII^e siècle.

Thèse de doctorat ès Lettres.

PARIS, Les Belles Lettres.

VII

— **LEBRUN F.**

La vie conjugale sous l'ancien régime.
Prisme - Armand Colin.

— **MATHIOT A.**

Pratique obstétricale à LYON à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. Etablissement de l'école des sages femmes.
Thèse de doctorat en Médecine.
LYON 1975.

En outre ont été consultés

— Sur la population Française au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle.
Hommage à Marcel REINHARD.
Société de démographie historique. PARIS 1973.

— **Enfant et Sociétés.**
Annales de démographie historique.
Société de démographie historique - 1973.

— Histoire de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire et de l'art vétérinaire.
Collection en cours de publication, dirigée par J. POULET, J. CH. SOURNIA: M. MARTINY.
Notamment article de J. HARTEMANN.
Tome 4 - histoire de l'obstétrique du 18^e siècle à l'époque contemporaine, p. 159-227.
Société Française - Editions professionnelles et médicales.
ALBIN MICHEL/LAFFONT.

PLAN

**Le sort du nourrisson en FRANCE au XVIII^e Siècle
(Aspects sociaux, démographiques et médicaux
des usages du placement en nourrice)**

	Pages
INTRODUCTION	3
I — L'obstétrique au XVIII^e siècle	13
A — Au début du siècle	17
B — Les grands progrès de la seconde partie du siècle	18
C — L'enseignement de la pratique obstétricale	25
1. Formation de l'accoucheur	25
2. Formation des sages femmes	26
II — La pédiatrie	29
A — Pathologie infantile	31
B — Hygiène de l'enfant	33
1. L'emmaillotage	33
2. L'activité	33
3. Le biberon	34
III — Méthodes d'allaitement et nourrices	35
A — Méthodes et moyens	37
1. L'allaitement naturel	37
2. L'allaitement artificiel	38

B — La « Bonne Nourrice »	47
IV — Aspects sociologiques et démographiques du placement du nouveau-né en nourrice au XVIII^e siècle	51
A — Causes du placement	53
1. Facteur financier	54
2. Responsabilité de certains chirurgiens et sages-femmes.	55
3. La mode.	55
4. Le nombre croissant d'enfants abandonnés	55
B — Conséquences et résultats.	57
V — L'organisation du nourrissage (à LYON et dans la Région Lyonnaise)	59
A — Au cours du Siècle	61
1. Le manque d'organisation	61
2. Les nourriciers	65
a) sont de 3 types	65
b) les nourrices font moins d'enfants	66
c) que font ces couples nourriciers ?	66
3. Provinces et Villages d'accueil	68
4. Choix des nourriciers et surveillance	68
5. Devenir des enfants de l'Hôtel Dieu après 7 ans	71
6. En dehors de l'Hôtel Dieu, qui envoie des enfants en nourrices ?	71
7. Quelles sont les causes de décès des enfants en nourrice ?	72

XIII

B — Le bilan du placement en nourrice	72
1. Selon un sondage de M. GARDEN, portant sur 1000 enfants placés en 1716 et 1717	72
2. Survie moyenne des « nourrissons » placés par l'Hôtel Dieu de LYON, dans la seconde moitié du XVIII ^e siècle	72
3. Survie des nourrissons en fonction de l'« Age du lait » de la nourrice	73
a) matériel	73
b) résultats	78
c) discussion	81
4. Résultats d'enquêtes faites en d'autres lieux	82
C — A la fin du siècle, l'ébauche d'une organisation	84
1. L'évolution des idées	84
2. Le bureau des Nourrices de LYON	84
3. Les organismes de bienfaisance	91
4. Les affiches de la période révolutionnaire	92
CONCLUSIONS	95
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	I

Vu, le Président de thèse
Pr. GARMIER

Vu, le Doyen de la Faculté
Alexis CAREL
Pr. R. MORNEX

Vu, et permis d'Imprimer
le Président de l'Université
Pr. GERMAIN

Lyon le 24 Avril 1979

